

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 703.—SAMEDI, 23 OCTOBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent.
Insertions subséquentes - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—Ne craignez pas : je veille

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL. 23 OCTOBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Souvenir d'enfance, par le Rév. H.-A. V.—Poésie : Monkland, par Marie Beaupré.—La paix en Orient.—Légende canadienne : La montagne tremblante, par F. Picard.—Poésie : Lunaire, par Arthur de Bussière.—Petite poste en famille.—Une retraite, par un passant.—Exposition de 1900 à Paris.—Explication de nos gravures, par F. Picard.—Un groupe de Canadiens à Robinsan, par R. Brunet.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Pourquoi ? par P.-H. de Croix.—L'art culinaire.—Les animaux sauvages (avec gravure), par Louis Jacolliot.—Bibliographie.—Le sport : Les Echecs, les Dames, la Crosse et le Billard.—Nos primes—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES : Beaux-Arts : Ne craignez pas : je veille.—Monkland (Villa-Maria).—Un groupe de Canadiens à Robinsan (France).—La paix en Crète : Rue d'un village.—L'Exposition de 1900 à Paris : La grande nef du Palais des Beaux-Arts.—Vue générale de l'établissement des pouvoirs hydrauliques, à Lachine.—Une fête à Laprairie : 200e anniversaire de la Congrégation Notre-Dame.—Gravure de mode.—Devinette.—Gravures du feuilleton et gravur. comique.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nous venons d'assister, à Montréal, à une polémique des plus regrettable, commencée à propos de cette production des pays civilisés qui a nom "politique," continuée—en passant un chemin de traverse—dans un terrain mitoyen, pour tomber bientôt en querelle amère, dure, sans dignité, puis dégénérer en insultes personnelles et finir enfin dans ce que la loi dénomme "libelle."

Quand un journaliste en arrive là, il perd tout son caractère honnête, sérieux et respectable, pour devenir tout simplement un vulgaire pamphlétaire.

Parmi les expressions employées dans cette triste campagne, il en est une qui reparait souvent et qui dénote chez son auteur un caractère vraiment vicieux et une intention méchante et fielleuse.

Ce mot d'importé, adressé à plusieurs reprises à des Français d'une honnêteté irréprochable dans la vie privée et qui, à force de courage et de talent, ont pu occuper dans la société un rang et une position honorable, ce mot que veut-il dire ?

Au point de vue de la langue, c'est presque un barbarisme quand on l'applique à un homme, mais l'obscur folliculaire qui s'en est servi s'occupe fort peu, je crois, de dictionnaire et de littérature. Tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il cherchait, c'était mordre et extravaser le contenu de sa glande venimeuse dans la plaie qu'il désirait faire au corps de son adversaire.

LaFontaine a raconté son cas, qui n'est pas neuf, en termes charmants dans une de ses fables, la voici :

On conte qu'un serpent voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier, qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant, eh ! que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Et le bon fabuliste ajoute la morale suivante qui illustre si bien sa jolie fable :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.

* * * "Importé" !

Le premier homme blanc connu importé d'Europe dans le nouveau-monde fut Eric le Rouge, fils de roi, et je ne crois pas que ce soit un si mauvais commencement.

Le navigateur qui découvrit officiellement l'Amérique fut Christophe Colomb qui, pour ce faire, s'importa lui-même.

Jacques Cartier fut exactement dans le même cas.

La religion à laquelle nous nous faisons honneur d'appartenir a été importée.

La croix fut importée.

Les missionnaires étaient des importés, pour parler la langue du funambulesque écrivain qui a commis l'énormité en question.

Dans toute l'Amérique, du pôle Nord au pôle Sud, il n'existe pas un blanc qui ne soit importé ou descendant d'importé, à part peut-être le découvreur du mot, appliqué à des citoyens du Canada, et, le cas échéant, il doit être bien mauvais teint et d'origine bien contestable.

La langue que nous parlons est importée.

Les décorations que sir Wilfrid Laurier porte sur sa poitrine sont importées.

Tout nos gouverneurs généraux sont des importés.

Le drapeau tricolore que les Canadiens-français sont fiers de faire flotter au vent, les jours de fête, est importé.

Les rayons du soleil qui fait mûrir les blés et fleurir les roses sont importés des célestes régions de l'infini.

La plume avec laquelle j'écris est importée et le papier Rolland, dont je me sers, a été fabriqué à Saint-Jérôme par des descendants d'importé. Il est très bon, du reste.

Les titres des journaux, *La Patrie*, *La Presse*, *Le Monde Illustré*, *Le Soleil*, etc., etc., sont des titres qui existent depuis longtemps en France.

Le nom que chacun de nous porte est un nom importé de Bretagne, de Normandie, de Saintonge ou d'autre partie de la terre française.

Sir John A. Macdonald, l'hon. Mackenzie, étaient des importés nés en Ecosse.

Sir Henri Joly de Lotbinière, ministre actuel, est né à Paris, et, par conséquent, importé.

L'honorable James-K. Ward, conseiller législatif, est importé de l'île de Man.

La science médicale qui distingue nos meilleurs docteurs a été importée et s'importe tous les jours. Demandez à MM. Brodeur, Beausoleil, Villeneuve, Larin, à tous ceux enfin qui sont allés compléter leurs études en Europe, ce qu'ils pensent de la valeur de cette importation.

Les connaissances musicales de nos principaux maîtres ont été importées par des professeurs comme Martel, Prume, Couture, Ducharme, Gagnon et tant d'autres.

Hébert n'a-t-il pas importé au Canada les qualités de statuaire qui l'ont rendu célèbre ; et nos peintres, Hamel, Huot, Bourassa, St-Charles, Dyonnet, etc., ne sont-ils pas allés chercher en Europe les principes du grand art qu'ils cultivent ici ?

Je pourrais continuer longtemps sur ce thème, mais le bon sens des Canadiens a fait déjà justice des écrits du malheureux qui s'est laissé emballer au point de descendre aux habitudes du Carcajou, et du putois, genre qui ne sera jamais admis chez les blancs de bonne société.

Et je laisse ce sujet, en disant encore avec notre aimable fabuliste :

"Laissez dire les sots ; le savoir a son prix."

* * * Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de la Beauce, comme région minière appelée à un grand avenir.

Il y a un mois environ, un employé du Parlement de Québec, en vacance, se décida à passer son temps de congé à explorer une partie du pays aurifère.

Il se promena plusieurs jours, prit des renseignements, recueillit quelques parcelles du métal précieux, et finalement revint à Québec pour obtenir un lot minier, un *claim*, de quelques arpents.

Il repartit aussitôt et, se mettant au lavage du sable d'un petit cours d'eau, fut assez heureux pour trouver, au bout d'un quart d'heure de travail, une magnifique pépite d'or natif, valant une trentaine de dollars.

Ce fait se renouvelle assez souvent, me dit-on.

Un de mes amis m'affirmait dernièrement que l'on ne pouvait se faire une idée du nombre de gens qui vivent de la chasse à l'or, dans le district de la Beauce, parce que ces chercheurs gardent le plus grand secret sur le lieu et l'importance de leurs trouvailles.

Toutefois, il est une chose certaine, c'est qu'il ne se passe pas de semaines sans que des habitants ne viennent à Québec, vendre des pépites d'or, chez des bijoutiers qui les achètent en prélevant un fort joli bénéfice.

Et, à ce propos, il me semble que l'on devrait organiser, en été, des excursions de trois ou quatre jours, que l'on consacrerait à explorer la région, à l'aventure ou sous la direction d'ingénieurs compétents ; ce ne serait guère coûteux, le séjour serait agréable et le voyage pourrait peut-être amener des découvertes utiles et fructueuses.

Nous en reparlerons au printemps prochain.

Dans tous les cas, on serait toujours certain de ne pas s'exposer dans ces petits voyages, aux déconvenues que subissent en ce moment, nombre de chercheurs d'or partis pour le Klondyke.

Les nouvelles qui nous arrivent de là-bas ne sont pas rassurantes, en effet.

Chaque steamer qui part de l'Alaska pour les Etats-Unis, emporte un certain nombre d'hommes qui étaient partis il y a quelques semaines, pleins d'espoir et qui reviennent découragés, épuisés, sans avoir pu arriver au terme du voyage, à la soi-disant terre promise.

C'était prévu, car il était évident que les voies de communication et les moyens de transport ne pouvaient suffire à transporter, avec leurs bagages, un aussi grand nombre de voyageurs. Le froid, la pluie, la neige, les tempêtes, sont autant d'obstacles qu'il faut vaincre, et une ascension au mont Blanc est une petite excursion d'enfant à côté de la traversée de l'Alaska, qui dure de longues semaines.

Le récit de tous ceux qui reviennent est toujours le même, mais toujours aussi navrant dans sa monotonie.

Les malheureux ont lutté aussi longtemps que possible, mais ils ont été vaincus. Nombre d'entre eux reviennent absolument dénués de ressources, mais leur position est encore préférable à celle de la multitude de voyageurs qui ont été surpris sur la route des lacs. Il y en a à peu près deux mille qui se trouvent en face de plusieurs mois de misère effrayante, et il leur est absolument impossible d'avancer ou de reculer, bloqués qu'ils sont par la neige et à plusieurs centaines de lieues de toute habitation.

Le détachement de la police montée n'a pas pu passer, lui-même, avec toutes ses provisions.

L'hiver sera triste et Dieu sait le nombre de ceux qui vont succomber !

* * L'automne a tristement commencé cette année.

Les ravages des feux de forêts sont immenses et sont évalués à plusieurs millions de dollars. On dit que mille familles sont sans asile et partout on commence à faire des souscriptions en faveur des malheureuses victimes de ces terribles incendies.

On fait appel à tout le monde et, vraiment, c'est une bonne œuvre à faire que de venir en aide à nos pauvres compatriotes si éprouvés.

LE MONDE ILLUSTRÉ prie ses lecteurs de vouloir bien faire leur part.

* * On parle de célébrer le trois cent cinquantième centenaire de l'invention (!) du mouchoir de poche.

Il est parfaitement vrai, en effet qu'avant cette époque, les plus grands de la terre, les plus jolies femmes du monde, se contentaient du mouchoir du père Adam, c'est à dire de leurs doigts.

C'est une italienne qui fit faire ce grand pas à la civilisation.

L'Allemagne l'adopta vers 1580, mais il ne servait qu'aux princes et aux personnes très riches.

Le mouchoir fut l'objet de lois somptuaires et un édit publié à Dresde, 1595, en interdit formellement l'usage aux gens du peuple !

Parbleu ! c'est bien juste, les gens du peuple ne devaient pas avoir le droit de porter des mouchoirs de poche.

C'est beau, l'ancien temps, et dire qu'il y a des individus assez malpropres pour le regretter et qui préfèrent se moucher avec leurs doigts.

C'est écoeurant !

* * Le rapport des inspecteurs des asiles d'aliénés de la province m'étant tombé sous la main, je viens d'y jeter un coup d'œil.

On dit souvent que la profession et le genre de vie ont une grande influence sur le cerveau, mais je vous avoue que les statistiques données dans ce rapport me rendent assez perplexé.

Je m'attendais à voir les hôteliers figurer dans la liste pour un nombre assez élevé, à cause justement de leur profession qui les expose plus que tout autre à succomber à la tentation de boire, et par conséquent à "perdre la boule."

Eh bien ! c'est une grande erreur, car je n'en trouve que trois, dans toute la province, internés pour folie ; ce qui prouve qu'il ne faut jamais se prononcer à la légère.

Les journaliers et les serviteurs occupent la tête de la liste et sont suivis de près par les cultivateurs.

Les charretiers viennent ensuite, puis les maçons, les commis et les menuisiers.

Les femmes de ménage et les servantes sont en majorité.

Les couturières figurent aussi pour un nombre assez important.

Je détache du rapport, le passage suivant qui a son intérêt :

Pendant l'été, on a eu l'heureuse idée d'organiser une excursion sur le fleuve, pour ces pauvres infortunés. On serait porté à croire que ces êtres privés de raison n'auraient su jouir d'une pareille aubaine, ou se seraient sans cesse exposés à tomber par dessus bord. Loin de là, l'excursion s'est faite et a eu un grand succès sous tous les rapports. Il y a eu entrain, gaieté et tranquillité relative. Pas une vitre, pas un meuble n'a été brisé ; ce qui n'arrive guère, paraît-il, lorsque les excursionnistes ont leur raison.

Cette dernière phrase ne vous semble-t-elle pas le fruit d'un esprit très observateur ?



SOUVENIR D'ENFANCE

Lorsque je n'étais encore qu'écolier, j'obtins un jour la permission de me rendre à Montréal. Je voulais visiter cette grande métropole de l'Amérique, puis j'allais vu par les journaux qu'un homme devait, dans une simple nacelle, partir du terrain de l'Exposition, s'élever à une grande hauteur, planer ainsi pendant quelque temps au-dessus des spectateurs, puis redescendre au point d'où il était parti.

Cette annonce faisait alors sensation, et, comme fils d'Eve, le spectacle me tenta. Je partis donc avec un confrère un peu plus âgé que moi—les étudiants voyagent rarement seuls ; mais à peine avions-nous quitté le collège que je vis, à ma grande surprise, s'élever quelque chose qui, de loin, ressemblait à un cerf-volant ; je le vis s'élever par saccades, poussé tantôt à droite, tantôt à gauche, à une hauteur que les aigles peuvent à peine atteindre, puis redescendre doucement à peu près à son point de départ.

Mon aîné s'empressa de satisfaire ma curiosité et, de compagnon qu'il était, il devint mon mentor. Tout en cheminant—il n'y avait pas encore de tramway—il me dit que ce que j'appelais un cerf-volant était connu par les physiciens sous le nom d'aérostat et était d'invention tout-à-fait moderne : à peine un siècle d'existence.

Deux fabricants de papier, les frères Montgolfier, constatant un jour que l'air perdait de sa densité en s'échauffant et devait ainsi chercher à s'élever, conçurent le gigantesque dessein d'en faire l'essai pour se transporter dans les airs, aller explorer les régions de l'atmosphère et certaines contrées de la terre encore inconnues et inaccessibles par tous les moyens alors en usage.

Ils construisirent donc un ballon, composé d'un immense sac de toile doublé de papier, puis ils placèrent à la partie inférieure un réchaud qui devait le gonfler et le faire s'élever. Le jour de l'expérience, un grand nombre de spectateurs étaient réunis et acclamèrent le brillant succès des inventeurs, quand ils virent la machine aérostatique s'élever dans l'atmosphère, s'y maintenir à une très grande hauteur puis redescendre doucement à mesure que le feu diminuait et que l'air se refroidissait à l'intérieur du ballon.

Le résultat était complet ; aussi, les savants de Paris furent-ils transportés de joie à l'annonce de cette découverte, et ils firent venir l'auteur à la capitale afin d'y répéter l'expérience.

Au lieu d'air chaud, on employa, dans la suite, le gaz hydrogène, qui présentait plus d'avantage, puisqu'il pèse quatorze fois et demie moins que l'air. Deux hommes remplacèrent également les animaux qu'on avait placés auparavant dans la nacelle, et ces héros de la science voulurent faire une promenade de fantaisie à quelques mille pieds au-dessus de notre planète. Le voyage était périlleux, mais ces braves en revinrent sains et saufs, émerveillés de l'aspect que prennent les choses de la terre à mesure qu'on s'en éloigne.

Depuis ce temps, la découverte a marché de perfection en perfection ; on s'est efforcé d'assurer la sécurité des voyageurs, et on y a assez bien réussi.

Tout aérostat doit être fait de soie et de caoutchouc pour empêcher la déperdition du gaz ; il doit être muni, à sa partie supérieure, d'une soupape qui donnera issue au gaz quand le navigateur aérien voudra descendre. Celui-ci est placé dans une nacelle fixée au ballon ; il doit, au moment du départ, prendre avec lui quelques sacs de sable qui lui serviront de lest pour modérer la vitesse de la descente ou le faire remonter quand il se verra tomber dans un endroit défavorable ou choir dans quelque précipice ; enfin, tout aérostat doit avoir un baromètre qui lui indiquera si sa machine monte ou descend, et qui lui dira à quelle hauteur il se trouve.

Malgré toutes ces précautions ordonnées par le physicien français Charles, une foule d'accidents ont eu lieu et maintes fois des savants ont été victimes de leur dévouement ou de leur témérité ; maintes fois leur support éprouvant une avarie quelconque qu'ils ne pouvaient réparer, ils se sont vus précipités au

milieu de l'espace et sont venus se briser le crâne à quelque distance des spectateurs.

On a fait usage du parachute pour prévenir ces déplorables accidents ; mais soit à cause de son imperfection, soit à cause de l'imprudence de ceux qui s'en servaient, il n'a jamais donné de résultat satisfaisant. Un parachute consiste en une large toile faite en forme de parasol et retenant une nacelle qui porte le voyageur ; cette toile s'ouvre quand l'aéronaute le veut, et laisse l'air s'échapper par une petite ouverture pratiquée à son sommet et modère ainsi la vitesse de la descente : c'est là l'unique ressource que peut avoir le voyageur qui se voit en danger de périr.

Jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, la science n'avait retiré aucun avantage de ces ascensions, mais à cette époque l'illustre Gay-Lussac organisa une expédition aérienne et s'éleva à plus de sept mille mètres au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur, le baromètre, marquant soixante-treize centimètres à Paris, était baissé de plus de la moitié ; le thermomètre indiquait alors une température excessivement froide pendant que celle de la capitale était tout-à-fait tempérée.

Ce refroidissement des couches atmosphériques nous explique les neiges éternelles sur le sommet des hautes montagnes. Dans ces régions élevées, l'homme peut à peine respirer, le papier se crispe sous le coup de cette sécheresse comme sous l'action du feu, le ciel prend alors une teinte presque noire et le silence le plus solennel règne continuellement. C'est là à peu près tout ce que la science a pu acquérir par l'usage des ballons.

Dans une époque un peu plus récente on a fait un pas de plus et on est parvenu à diriger les aérostats dont on s'est avantageusement servi dans la guerre Franco-prussienne et au siège de Paris comme point d'observation pour étudier la marche et la position des ennemis.

De nos jours un savant Norvégien, voyageant à travers l'espace, recherche activement le pôle Nord : que le succès réponde au dévouement de ce brave.

L'homme est donc parvenu, au moyen d'un corps plus léger que l'air, à s'élever dans l'atmosphère et à sortir du cercle que Dieu lui avait tracé, mais là s'arrête sa puissance ; là, il se heurte à une barrière qui jusqu'à ce jour a semblé infranchissable, et il retombe dans les mains de cet Etre Suprême qui gouverne et régit tous les mondes ; là son moyen de transport devient le gré des vents ; l'aéronaute ne peut ni le guider ni le conduire et il doit attendre un courant favorable qui le portera peut-être où il veut aller, peut-être dans un endroit où il trouvera la mort.

Les chimistes, les physiciens et les philosophes peuvent dire que la nature et la science n'ont plus de secret pour eux ; ils peuvent s'enorgueillir et se pavaner, il y aura toujours quelque chose qu'ils ne pourront comprendre et il y aura toujours quelque mystère qu'ils ne pourront approfondir ; ils n'atteindront le fond de l'abîme de la science que le jour où ils y tomberont victimes de leur orgueil.

Ce sont là les explications que me donna mon confrère sur ce que, dans mon ignorance, j'appelais un cerf-volant. J'avais presque oublié cet incident d'autrefois, et ce n'est qu'en torturant ma mémoire que j'ai pu en recoudre les fragments et faire parvenir à la postérité cette leçon de physique donnée par un écolier.

Elle eut pour moi tant d'attraits que je ne m'aperçus pas, cette fois, de la fatigue que cause ordinairement une marche de huit à neuf milles.

Puissiez-vous lui faire le même accueil et lui réserver un heureux sort dans les colonnes de votre journal.

RÉV. H.-A. V...

ÉPIGRAMME CÉLÈBRE

Quand on pense à la mort on est sûr de bien faire,

Disait toujours madame Claire.

Hier en y pensant elle est morte en effet.

Son mari dit qu'elle a bien fait.

PONS (DE VERDUN.)



MONKLAND (*)

VILLA MARIA, CONGRÉGATION NOTRE-DAME

Sur celui des versants de notre Mont-Royal
Qui le soir, du soleil, a le dernier sourire,
Il est une maison d'aspect seigneurial.
La Vierge au sceptre d'or, y bénit son empire,
De sa niche en bois peint, installée au fronton :
Le porche surmonté d'un élégant balcon
Se cache tout entier sous l'épaisse ramure.
La vigne et le sorbier marient leur verdure
Y mêlent leurs bouquets de fruits rouges et bleus.
L'édifice lui-même est en pierre et très-vieux,
Riant petit vieillard, flanqué de vastes ailes :
Il se moque de l'âge, et frais comme à vingt ans,
Aux sonores échos, jetant des ritournelles,
Il emprunte au bonheur son éternel printemps.

Pourtant lorsque la nuit en silence est venue,
Que la brise d'été dans la longue avenue
Des plaintes d'antan berce les nids d'oiseaux ;
Il passe des soupirs dans les hautes futaies
Et l'on croit voir, glissant le long des brunes haies,
Les spectres éoqués sous l'ombre des arceaux.
Alors, le vieux manoir comme autrefois s'agite ;
Le Monkland de jadis s'illumine et palpite ;
Des larges vérandas, le vitrage éclatant
Laisse voir les salons où les morts vont dansant,
Compagne au bras, au son de sinistres fanfares.
Des seigneurs de tout âge en costumes bizarres ;
Blonds fantômes d'Anglais, en habits galonnés
Devant quelque lady, galamment inclinés ;
Reines des anciens bals, beautés au teint d'ivoire,
C'est la fleur d'Albion, ton orgueil et ta gloire,
O château de Monkland ! tressaille de plaisir !
Vois ceux qui du pays préparaient l'avenir
Dans tes vastes salons aux antiques tentures :
Gouverneurs, magistrats, imposantes figures,
Qu'on bénit ou réprouve avec l'histoire et Dieu,
Elgin, Metcalfe, Monk, viennent hanter ce lieu.

Elgin, de ses sujets, le protecteur, le père,
Fit justice au malheur et désira prospère
Le jeune peuple issu du plus pur sang français.
Cet homme était né juste et fut toute sa vie
Sans reproche, sans peur, l'honneur de sa patrie.
Louange à ta mémoire, Elgin, repose en paix !...
Derrière, vient au pas, le sabre à la ceinture
Cathcart le général de militaire allure ;
Puis Metcalfe l'ardent, indomptable et fougueux :
Il voulut régner seul, gouverner à sa guise ;
Tout Monkland tremble encor sous l'éclair de ses yeux.
Il avait néanmoins un grand cœur, quoi qu'on dise ;
N'a-t-il pas rappelé de leur cruel exil
Nos ancêtres proscrits pour avoir—le grand crime !
— Aimé leur liberté—religion sublime !
Et l'avoir défendue à leur propre péril ?
Metcalfe, oh ! sois béni ! ton action fut grande.
S'il est dans l'autre monde un exil où le sort
Enchaîne la pauvre âme et la tient loin du port,
Rappelle ton bienfait, et que Dieu te le rende !

Tous les trépassés défilent devant moi,
Macabre farandole ou solennel convoi.
Quel est ce personnage à la démarche altière
Dont l'ombre garde encor un reflet de grandeur ?
Des feux-follets tremblants la blafarde lumière

(*) La gravure qui représente le couvent de Villa-Maria, autrefois le château de Monkland, nous a été gracieusement communiquée par un ami du journal. Cette ancienne bâtisse a longtemps servi de résidence aux gouverneurs généraux du Canada pendant leur séjour au pays. L'illustre gouverneur lord Elgin, qui a laissé de si bons souvenirs au Canada, y a demeuré et son fils, devenu depuis vice-roi des Indes, y a vu le jour.
Quant à la poésie qui accompagne la gravure, elle fut composée, à l'époque de l'exposition de Chicago, par une jeune élève des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, Mlle Marie Beaupré, belle-fille de M. l'avocat A. Christin, de Montréal. Cette charmante pièce de vers fait honneur au couvent de Villa-Maria. LE MONDE ILLUSTRÉ est heureux d'offrir cette primeur à ses fidèles abonnés.

Ajoute en l'éclairant, à sa mate pâleur ;
Noble et digne est son port, sa tête est grave et belle
Et sur son front serein, une flamme immortelle
Semble indiquer chez lui l'esprit et le savoir.
C'est sir Monk, le vieux juge en sa toge romaine,
Ton premier châtelain, ô mon pensif manoir !
Près de lui, grave aussi, tu vois ta châtelaine
En robe de brocart, les cheveux en bandeaux :
Nièces et neveux ont pris part à la fête ;
Ainsi qu'aux anciens jours, des pieds jusqu'à la tête
Ils sont comme des rois tout couverts de joyaux,
Des couples de valseurs s'isolent sous les arbres
Plus muets que leur tertre et plus blancs que leurs mar-
Au tendre souvenir d'un amour déjà loin [bres.
Ils semblent se livrer à cette rêverie
Où les vit se plonger tant de fois en leur vie
Le castel de Monkland, sûr et discret témoin !

Cependant le sommeil, léger comme les ombres
Dès qu'un premier rayon chasse les feux-follets,
S'envole et disparaît sous les bois encore sombres.
Déjà se sont enfuis spectres et farfadets :
La Madone sourit tout au fond de sa niche
La rose tend sa lèvre aux baisers du soleil.
S'élançant de son nid qui pend à la corniche
L'hirondelle aussitôt dit l'hymne du réveil.
Alors chaque rideau, perstienne et croisée
S'entr'ouvre doucement dans un accord passif
Et des minois rieurs d'un mouvement furtif
Y montrent à moitié leur tête ébouriffée.
Le jeune et le vieux monde y sont représentés :
Anglaise aux doux yeux bleus, à la blonde auréole,
Française à l'œil de feu, noble et brune Espagnole,
Fière enfant de l'Union—terre des libertés—
Ici, le col bronzé, c'est une Péruvienne ;
Là, rêve une Allemande au galbe frêle et pur,
De son regard profond, sondant le ciel d'azur.
Et, brunette au cœur d'or, l'accorte Canadienne
Avec ces mille oiseaux prie, aime et chante là.
La gaieté dans leurs yeux vous rit par les fenêtres :
Monkland n'est plus lui-même, il a changé de maîtres ;
Plus que le vieux château, c'est la jeune Villa.

Dans la chambre jolie où vont les jeunes filles
Apprendre les hauts faits des grands hommes d'antan,
Un vice-roi Saxon naquit à l'Hindoustan,
A lord Elgin un fils.

Là-bas, sous les charmillles,
Près de l'étang qui dort sur son lit de cailloux,
Sur des tombes sans noms, croît la fleur favorite
Des pieuses enfants : la pure marguerite
Au nom cher et sacré que l'on cueille à genoux.

"Marguerite" ! oh ! ton nom, c'est toute une histoire :
Car depuis deux cents ans, tu donnes au pays
Des femmes de vertu qui font toute sa gloire :
Cet immense bienfait, Dieu seul en suit le prix !
Monkland, Villa-Maria, le titre et la manière
De servir le pays sont seuls changés en toi :
A notre Canada, dans ta longue carrière
Tu donnas des héros, tu lui gardes sa foi :
Tu n'est plus le désert, tu restes la retraite,
L'abondante feuillée offre à l'âme distraite
Des asiles charmants tapissés de gazon :
Terrasses et bosquets, vergers, serres, moissons,
Tout en face de l'église ; à droite un cloître austère ;
Plus près, veillant sur nous, c'est le grand monastère ;
Aux pieds, Ville-Marie et le fleuve enchanteur.
Ceci pour le regard... et cela pour le cœur !

MARIE BEAUPRÉ.

LA PAIX EN ORIENT

(Voir gravure)

Enfin, on peut dire que la paix règne en Orient.
Grâce aux bons offices, aux efforts des puissances, le
sultan a été amené à réduire ses prétentions au strict
minimum, et la Grèce a été conduite à accepter les
conditions d'une paix honorable.

Les changements territoriaux sont nuls, sauf une
modification insignifiante de la ligne de frontière.
Toutefois, l'armée turque occupera la Thessalie jus-
qu'au complet versement de l'indemnité de guerre qui
a été fixée d'un commun accord.

Pour le règlement de cette indemnité, le gouverne-
ment hellénique est obligé de subir le contrôle finan-
cier des grandes puissances.

Le sort de la Crète, seul, n'est pas encore définiti-
vement arrêté. Mais on semble ne pas s'en inquiéter
pour le moment. Il est vrai qu'à en juger par notre
gravure, on ne s'en occupe pas davantage à l'intérieur
de l'île, qui n'a point ressenti les secousses de cette
guerre, et où la tranquillité n'a pour ainsi dire jamais
cessé de régner.

O moralité des guerres !

LA MONTAGNE TREMBLANTE

LÉGENDE CANADIENNE

Durant les beaux jours de l'automne de 1892, jouis-
sant de l'hospitalité si large de mon noble ami et pro-
tecteur, l'honorable juge M. de Montigny, je passais
une partie de mon temps à vagabonder parmi les nom-
breuses îles de la rivière Jésus ; à l'ombre des arbres
tout couverts encore de feuilles rouges ou jaunissantes,
du plus superbe effet ; éloigné de tout bruit de la
terre, au milieu d'un silence religieux que troublaient
seuls, de loin en loin, un frôlement d'ailes, un petit cri
d'oiseau—ou, plus bas, le murmure expirant des eaux
sur les galets,—je préparais des relations pour les
journaux d'Europe sur ce pays magnifique, sur notre
admirable province de Québec.

Que de fois le crayon s'arrêtait !... une mélancolique
rêverie m'envahissait : je revoyais les lieux où s'est
passée mon enfance, auprès d'un père et d'une mère
tendrement aimés—trop tôt ravus à notre amour— ; je
me retrouvais dans la vaste cour du collège où je com-
mençai mes études, au milieu de prêtres vénérés, dont
seulement deux, hélas ! survivent ; je repassais mes
années de service auprès de l'immortel Pie-le-Grand ;
je me revoyais entrant à la Sapience, cette université
la première du monde ; je parcourais nos champs de
bataille ; je ressentais ma blessure... et quand le voile
de la nuit descendait sur la rivière, enveloppant de
formes vagues et indécesibles les îles et la terre, bien
malgré moi je ramassais crayon et carnet, et faisais
force rames pour rentrer.

Que d'heures délicieuses, pleins de charme, de tris-
tesses, de regrets, s'envolèrent ainsi !...

Voulant rendre mon séjour le plus agréable pos-
sible, mon bienveillant protecteur m'apportait quantité
de brochures, d'ouvrages, parmi lesquels un surtout
me plut : *Notre Nord-Ouest*, sorti de sa plume alerte,
incisive, riante tour à tour et humoristique—mais par-
dessus tout si patriotique ! Je l'avais lu et relu ; toutes
les descriptions de cette partie de notre province me
captivaient et me charmaient.

Un jour, laissant ma barque flotter à la dérive, je
suivais l'auteur dans son entrée à Saint-Jovite. Avec
lui, j'examinais la rivière au Diable, le ruisseau Clair,
et appuyant vers le Nord, nous arrivions à la Mon-
tagne Tremblante. Il me semblait me mirer dans le
Lac Tremblant, tant mon imagination me présentait
l'image exacte des choses décrites.

Un choc de la barque manqua m'envoyer par dessus
bord.

J'atterris à une île qui avait la préférence des char-
mants enfants de l'honorable juge, et pris place au
foyer éteint où, pendant leurs vacances, ils s'instal-
laient... pour se donner l'illusion de Robinsons !...

Quelques notes prises dans mon carnet... et voilà de
nouveau mon esprit par monts et par vaux. Depuis
combien de temps étais-je à rêver ainsi ?...

Je ne m'en inquiétais guère !

* *

Voici qu'une barque de forme étrange accoste à
côté de la mienne ; un beau vieillard en descend,
s'avance vers moi.

Il a la démarche majestueuse sans affectation, un
grand air de bienveillance sur le visage. Il a vu mes
livres, mon crayon : il me considère sans curiosité
importune, mais ne dit mot.

Je me suis levé, l'ai salué. Je lui demande s'il est
canadien ?

—Je suis ce que vous appelez un sauvage. Dans ma
tribu, je suis chef.

—J'aime les tiens, grand chef, et j'écris sur ce beau
pays que tes ancêtres ont illustré par leur valeur. Que
j'aimerais connaître les prouesses de tes prédécesseurs
unis aux nobles guerriers venus de France, qui n'ont
jamais trahi les tiens !

—Mon fils a bien dit !—Et quelles pensées fixait-il
en ce moment sur les blanches ailes de son livre ?

—Vénérable chef, ces pensées ont été arrêtées,
mon esprit voyageant dans le nord de cette province
de Québec, où je vois tant de belles choses, mais dont

l'histoire a, pour mon esprit, des obscurités d'une nuit sans astres.

— Mon fils veut-il que le chef soulève un coin du voile lui cachant cette histoire ?— Il fixera les paroles qu'il entendra— que nul encore en ce pays n'a entendues, — et il les redira aux nobles guerriers de la belle France.

— Grand chef, je t'écoute.

Il s'assit sur une peau de bison. Après avoir bourré et allumé sa pipe (je revois le calumet des anciens !) il s'exprima en ces termes :

« Neuf cents fois, d'après les calculs de nos aïeux et de nos pères, la neige a blanchi les montagnes et les vallées ; à cette époque vivait, sur la rive gauche du fleuve, à quelques journées de marche d'ici en montant vers les pays froids, une tribu renommée pour sa vaillance, mais aussi pour sa cruauté.

« Ni les Hurons, puissants alors ; ni les Iroquois, ni aucune peuplade n'avaient pu les vaincre : non pas qu'ils fussent nombreux, mais ils tenaient toujours les montagnes, ne s'avancant jamais dans les plaines.

« Tout étranger pénétrant dans leur campement était impitoyablement massacré ; sa chevelure était suspendue à l'entrée des wigwams comme un trophée de guerre.

« C'étaient les Nez-Plats.

« D'étranges rumeurs circulaient parmi les peuples d'alors : des Visages-Pâles avaient été vus (*) vêtus de façon inconnue des nôtres. Nul ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient.

« Plusieurs étaient couverts de vêtements de fer brillant, ayant sur la tête des coiffures semblables : le soleil, dardant ses flèches d'or là-dessus, en rendait l'éclat insupportable. Les armes des nôtres glissaient sur ces corps de fer.

« Ils passaient pour des divinités. Ils avaient des lances polies ; de lourdes épées leur ceignaient les flancs. Ils fumaient le calumet de paix avec toutes les tribus les accueillant : mais ils ne craignaient nullement, au besoin, de suivre le sentier de la guerre.

« Tous nos peuples brûlaient de les voir : on prétendait qu'ils avaient des cases flottantes auprès desquelles nos plus grandes pirogues n'étaient que des jouets d'enfants !

« Ils avaient avec eux plusieurs robes noires. Leur arrivait-il de livrer combat ?— on les voyait se prosterner devant ces robes noires qui faisaient sur eux des signes mystérieux ; et se relevant, ces guerriers poussant leurs cris de guerre s'élançaient dans la mêlée, sans s'inquiéter du nombre de leurs ennemis.

« Leur courage était de la témérité ; leur force, leur vigueur, peu communes : d'un coup de leur redoutable épée, ils fendaient un homme de haut en bas.

« Quelques-uns des leurs, probablement envoyés en reconnaissance, arrivèrent chez les Nez-Plats.

« Ceux-ci avaient leur campement sur le revers d'une montagne, regardant le soleil à son plus haut point et à son couchant ; au pied de la montagne était un lac magnifique.

« En approchant du campement, ces étrangers agiterent des branches d'un arbre inconnu en ces pays, dont le feuillage toujours vert signifiait pour eux : la paix !

« — Une feuille de cet arbre a été transmise dans notre tribu, de chef en chef ; la connais-tu ? »

Et le vieux chef ouvrit un petit sac de cuir curieusement ouvragé, qu'il portait sur la poitrine : entre deux planchettes minces comme du carton, il me fit voir une feuille tout à fait en poussière, mais dont on pouvait suivre encore les nervures et les contours sur le bois bruni par le temps ; je reconnus la feuille de laurier : victoire et paix. Il poursuivit :

« Les guerriers des Nez-Plats entourèrent les étrangers et leur firent des signes d'amitié. Un repas fut préparé, et, au milieu de toute la tribu les contemplant, ce repas leur fut servi. Bientôt, leurs têtes

(*) Voir les excursions des Européens en Amérique dès avant le VI^e siècle ; les légendes Irlandaises rapportées par Gaffarel. Dès le X^e siècle, des chroniques authentiques Irlandaises, des documents Italiens et Gallois. Les mémoires du P. Le Clercq, en 1691, mentionnant le culte de la Croix chez les sauvages des bords du Saint-Laurent.

alourdies leur refusèrent la pensée ; ils voulurent se lever, leurs jambes refusèrent de les porter ; les Nez-Plats les avaient empoisonnés !... Seul, un enfant de six à sept ans, beau comme un rayon de soleil à son lever, et qui n'avait pris d'aucun mets, conserva ses esprits.

« Les Nez-Plats se jetèrent sur les étrangers sans défense, et les massacrèrent tous avec toutes sortes de raffinements de cruauté. L'enfant fut gardé par les femmes ; le lendemain, les principaux s'étant revêtus des vêtements des morts, firent amener l'enfant devant eux. On fit rôti le cœur d'un guerrier blanc et on le lui offrit avec force gestes de persuasion ou de menaces.

« Comme les guerriers blancs, l'enfant portait au cou, attaché par une chaînette précieuse, une croix d'or. Les yeux levés au ciel, sa croix entre les mains, il paraissait insensible à ce qui se passait autour de lui. Ses lèvres remuaient, mais pas un son ne s'en échappait !

« Irrités de cette résistance passive qu'ils n'avaient pas attendue d'un âge aussi tendre, les Nez-Plats font attacher l'enfant au poteau du supplice. Et pensant que sa force réside dans cette croix d'or qu'il baise avec amour, ils la lui arrachent et la jettent dans un grand feu, allumé là, tout près. O prodige ! la petite croix sort intacte, et d'elle-même vient se placer devant l'enfant, dont les bras ont été liés. En vain les Nez-Plats cherchent à la reprendre : elle glisse entre leurs mains, demeure insaisissable, et toujours elle est devant les yeux du petit blanc ! Exaspérés, les Nez-Plats commencent un supplice épouvantable : ouvrant les veines des bras du petit martyr, ils boivent le sang tout chaud qui en sort.

« Le soleil avance dans sa course ; ils sont toujours occupés ; l'enfant paraît puiser une vie nouvelle dans chaque coup qui devrait la lui enlever.

« Ils lui ont ouvert le corps : ils en retirent le cœur pour en faire un festin ; enfin, l'enfant est mort !... Mais le cœur échappe aux bourreaux et disparaît avec la petite croix d'or... Furieux jusqu'à la folie, les Nez-Plats détachent le petit cadavre et le précipitent dans le lac. Le cadavre se lève, marche sur les eaux, revient au campement.

« Au même instant, toute la montagne semble se secouer comme un coursier sous les piqûres des moustiques ; chaque secousse pousse irrésistiblement toute la tribu vers le lac, où un dernier coup la fait disparaître totalement !... Les eaux du lac s'agitent comme en un tremblement convulsif : les meilleurs nageurs sont rejetés loin des bords... jusqu'à ce que l'œuvre de mort soit entièrement accomplie...

« L'enfant s'était couché au milieu de ses compagnons morts : la montagne abaissa doucement ses roches sur eux et recouvrit le tout de terre. L'homme qui creuserait la montagne, trouverait leur tombeau fait par la puissance de Celui qu'invoquait le petit enfant.

« Voilà, mon fils, pourquoi cette montagne et ce lac ont été appelés *Tremblants*. Des guerriers de notre tribu, cachés à quelque distance de là, ont rapporté le fait dont ils avaient été témoins ; depuis lors, on n'entendit plus parler des Nez-Plats.

« Parfois, une blanche vapeur s'élève sur le lac : on dit que c'est l'esprit des morts, et nos pères en ont souvent entendu les soupirs de désespérance dans le calme des nuits ! Il ne ferait pas bon à ces moments naviguer sur le lac ! L'imprudent qui s'y aventurerait serait entraîné au fond du gouffre.

« Sur la montagne, ils entendaient parfois des sons harmonieux : c'étaient, certes, les musiques du ciel honorant les guerriers blancs— surtout le petit enfant !

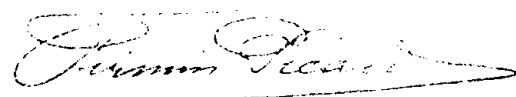
« Le vieux chef qui te parle, ô mon fils ! ne les a entendus qu'une seule fois, alors qu'il était bien petit encore ; il pleura de frayeur aux soupirs— il fut rempli de consolation aux chants de gloire ; jamais plus, il n'a ouï musique aussi mélodieuse !... Et quand le Grand-Esprit le rappellera, ce chant ne sera point sorti encore de ses oreilles.

« Si tu passes par la Montagne Tremblante, restes-y un jour entier, vers l'époque où les fruits vont mûrir : ne te couche pas la nuit ; tu entendras peut-être, vers le milieu de la nuit, les soupirs des bour-

reaux sur le lac— ou l'harmonie céleste sur la montagne ; tu verras peut-être les pâles vapeurs des âmes gémissantes— mais garde-toi de les approcher !

« J'ai dit. »

Le vieillard s'était levé, avait repris sa barque étrange, avant que j'eusse songé même à le remercier. Je courus à la rive : il n'y avait plus rien, pas même un sillon sur l'eau, aussi loin que je pouvais voir !...



NOS SOUFFRANCES

Des centaines, non, des milliers de maris malheureux témoigneront avec tristesse que ce qui suit est bien le catéchisme auquel les soumettent les femmes chères à leur cœur, lorsqu'ils prennent leur chapeau pour sortir le soir.

— Tu sors ?

— Oh, je sors juste pour quelques instants.

— Où vas-tu ?

— Oh ! nulle part en particulier.

— Pourquoi sors-tu ?

— Pour rien.

— Pourquoi sortir alors ?

— Eh ! bien, parce que je veux sortir, voilà tout.

— As-tu besoin de sortir ?

— Pas que je sache.

— Pourquoi donc sors-tu ?

— Parce que...

— Parce que quoi ?

— Simplement, parce que...

— Sors-tu pour longtemps ?

— Non.

— Pour combien de temps ?

— Je ne sais pas.

— Sors-tu seul ?

— Oui.

— C'est curieux que tu ne puisses pas rester à la maison un seul instant. Ne sois pas longtemps, n'est-ce pas ?

— Non.

— N'oublie pas.

Eh bien, voilà pourquoi tant de mariages échouent misérablement sur le roc de l'adversité. Voilà pourquoi tant de maris passent la ligne quarante-cinquième pour gagner les Etats Unis où le divorce est facile et à bon marché. Voilà pourquoi tant de cadavres humains reparassent au printemps sur les eaux du Saint-Laurent. Voilà pourquoi les suicides et les meurtres conjugaux augmentent. Voilà pourquoi tant d'hommes vigoureux et solides succombent à la prostration nerveuse. Voilà la cause de tant de disparitions mystérieuses parmi les hommes mariés. Voilà pourquoi l'on compte tant d'hommes qui disent " non " avec l'énergie du désespoir. Voilà pourquoi tant de cœurs nobles, poétiques, entrent résolument dans la carrière maritime pleins des plus brillantes espérances et tombent fourbus en route, pour rouler dans un pénitencier.

JÉRÉMIE.

LA VOCATION

A chacun Dieu a marqué une place, a tracé une mission, en rapport avec les aptitudes qu'il lui a départies. Cette mission, il y a une manière sociale de l'accomplir. La meilleure manière de servir l'humanité, c'est de servir à quelque chose ; la meilleure manière, pour chacun, de servir à quelque chose, c'est de faire ici-bas ce pourquoi il se reconnaît fait. Le devoir, nous n'avons pas à le choisir, mais à le connaître. Le choix de son devoir est bien, en matière de charité et d'action sociale, une des prétentions les plus communes et les plus désastreuses pour la charité utile et pour la réelle action.

L'ABBÉ PIERRE VIGNOT.

LUNAIRE

A. J.-B. Bénard.

*L'œil grand ouvert de l'ombre, orné de cils d'argent,
Darde ses feux d'opule au sein de la vallée
Qui sommeille et flamboie à la nuit étoilée,
Comme un phosphore blond de la houle émergeant.*

*Sa majesté rayonne en la voûte emperlée,
Radiense, parmi les hauts cirrus nageant,
Et les jets refroidis de son halo changeant
Charment les nœuphars sur la vague troublée.*

*O lune blanche l'espoir de mes songes lassés,
Toi, le flambeau veillant des soleils trépassés,
Astre, nocturne fleur au jardin symbolique,*

*Quand rient sourire en moi la volupté des soirs,
Tu veilles dans mon cœur, douce et mélancolique,
Comme un parfum qui dort au fond des encensoirs.*

Arthur de Bussière

PETITE POSTE EN FAMILLE

M. l'abbé Ex. L., Varennes.—Nous publierons avec plaisir les agréables pensées. Ne vous effrayez pas si cela ne paraît pas tout de suite : tant de nos fidèles collaborateurs attendent !

Paul Ivry, Montréal.—Quelle heure délicieuse et trop tôt encolée !... Paraîtra le plus tôt possible. Rien n'est meilleur que de voir les élèves de nos Universités se délasser par des travaux utiles à eux-mêmes, utiles et agréables à tous.

Lionelle L., Joliette.—Ce que je dis à vos grands frères de l'Université s'adresse aussi aux élèves de nos collèges : je dirai même, un peu plus intimement. Car les grands sont arrivés, alors que les petits secouent leurs ailes et essaient de se soutenir. Votre essai est bon ; puisque vous avez eu la confiance de nous permettre quelques rectifications, nous avons légèrement modifié, laissant votre idée. Continuez et courage !

E.-T. P., Montréal.—Le manuscrit étant remis à la composition, je ne puis vous promettre de faire le changement demandé. Cela dépendra de ma mémoire lorsque ce sera en épreuve. Je ferai mon possible. Quant à *Douceur et candeur*, je ne sais si vous avez modifié les strophes, ou si cela m'a échappé : la facture ne permet pas l'insertion.

Hector D., Montréal.—Le vrai moment de "Renouveau" eût été le printemps. Cependant, nous publierons. Pour la vingtième fois, nous répétons que les manuscrits ne doivent prendre qu'un côté du feuillet.

Dr G.-F. T., Saint-Henri.—Le parfum de *La plus suave des fleurs* parfumerait le parterre du MONDE ILLUSTRÉ : pourrait-il en être autrement ?—Quant à la seconde petite pièce, pourquoi l'avez-vous faite sur le nom ? N'est-ce pas préférable de prendre, pour cela, le prénom ?—Nous nous conformerons à votre volonté.

E. D., Joliette.—Vous êtes toujours le bienvenu. Le joli *Chant* sera certes apprécié. N'auriez-vous pu changer un peu la première stance, afin d'éviter quatre terminaisons semblables, quatre répétitions ? C'est trop beau pour qu'un autre que vous modifie cela.—Continuez d'écrire : ce serait mal que de ne pas vous encourager vivement.

J. F., Ottawa.—Oh ! qu'il fait bon entendre parler si bien de *Charité* ! Qu'il serait préférable, dites-le-moi, de parvenir à la ressusciter !... Dans cet ordre d'idées, il est juste de faire valoir un homme sorti des rangs du peuple, arrivé au plus haut degré de l'échelle sociale, surtout quand cet homme est un Canadien-français, dont la vie n'a pas la moindre tache.

J.-H. D., Manitoba.—Après quelques corrections, votre petit récit a été agréé. Vous le verrez donc dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, dès que faire se pourra. Soignez bien le style, mais ne négligez pas la partie grammaticale. Habituez-vous à écrire correctement les mots, les différents temps des verbes ; évitez

les qui, les que, trop souvent répétés dans une même phrase, et une idée identique à une autre exprimée quelques lignes plus haut.

Eugène M., Québec.—Vous êtes le préféré, puisque vous étudiez seul. Votre petite narration est bien : les observations qu'elle amène vous seront faites par lettre, ce n'est point ici le lieu de dire ces choses. Lisez de bons auteurs : vous avez de belles phrases, votre français est bien grammatical.

Mlle Favette, Montréal.—Très maladroite au téléphone, ce n'est pas moi qui répond. L'adresse est 45 et non 5. J'avais une liste de titres de journaux à vous communiquer ; je n'ai pu le faire, pour la raison dite en première ligne.

UNE RETRAITE

Mercredi 29 septembre, nous avons assisté à l'ouverture de la grande retraite des Enfants de Marie de Saint-Roch de Québec. Jamais nous n'avons vu de spectacle aussi imposant. Le vaste temple de la paroisse était à peine suffisant pour contenir la foule pieuse des associées.

Quinze cents enfants de Marie suivent les pieux exercices de la Sainte-Mission, prêchée par les Rév. Pères Pichon et Proulx, Jésuites. Les instructions sont données dans une forme familière, dans un style irréprochable. La diction parfaite, la parole persuasive des prédicateurs, assurent aux saints exercices un auditoire attentif avide de la parole sainte.

Grâce au zèle infatigable du Rév. P. Roy, dévoué aumônier de l'association, la décoration du temple ne laisse rien à désirer. Les mains pieuses qui ont orné l'élégant oratoire de la Reine du Ciel ont fait preuve d'un goût délicat. Pour votre mère, Enfants de Marie de Saint-Roch, n'épargnez ni fleurs, ni lumières. Sur son trône, la Vierge resplendissante préside aux pieux exercices. Oui, c'est sous le regard protecteur de Notre-Dame du Saint-Rosaire, que les Enfants de Marie poursuivent avec zèle et piété leur retraite annuelle.

En assistant à l'ouverture de ces saints exercices, j'avoue que j'ai trouvé là une déception. Je croyais entendre chanter quinze cents Enfants de Marie et c'est à peine si quelques voix peu exercées se font entendre. C'est une lacune dans une association aussi bien organisée, d'ailleurs, nous ne pouvons croire que dans la grande et belle paroisse de Saint-Roch, à l'ombre d'un couvent resté célèbre par sa haute réputation musicale, l'on ne puisse former un chœur de jeunes filles capable de chanter avec un peu d'art les grandeurs de Marie. Enfants de Marie de Saint-Roch, chantez avec âme, chantez à l'unisson les gloires de Notre Mère et vous n'aurez rien à envier aux vieilles associations religieuses dont le vieux Québec est réellement doté.—UN PASSANT.

EXPOSITION DE 1900

(Voir gravure)

Il paraît qu'on était plein d'inquiétude, à Paris, dans le monde du turf, au sujet du local du concours hippique.

On avait eu pour cela jusqu'en ces derniers temps, la galerie et la piste de l'ancien Palais de l'Industrie : mais tout cela est démolé maintenant !

Toute crainte est disparue : on a décidé, en effet, de consacrer à cet usage la grande nef du Grand Palais des Beaux-Arts, très imposante comme on le verra par notre gravure, et où les chevaux accèderont dans la piste par des pentes montant du sous-sol où seront les écuries.

—Et les gens, me direz-vous ?

—Les gens auront de superbes galeries d'où ils pourront tout voir, et ces galeries contiendront des foules.

Tout cela sera prêt pour l'Exposition de 1900.

NOS GRAVURES

UNE FÊTE A LAPRAIRIE

Nos lecteurs savent que le 13 de ce mois, le couvent des religieuses de Notre-Dame, plus connues sous le nom de : "La Congrégation," couvent de Laprairie, célébrait le deux centième anniversaire de sa fondation.

L'histoire du Canada-français est trop intimement liée à celle de cet ordre, tout comme à celui des excellents Pères de la Compagnie de Jésus, pour que nous ne disions pas un mot des jolies fêtes organisées par le village de Laprairie pour cette mémorable circonstance.

Les rues étaient pavoisées, l'église parsemée de fleurs, tapissée de drapeaux ne rappelant que des gloires : gloires de la mère-patrie, gloires de la Reine du Ciel, gloires de l'Eglise.

S.G. Mgr Decelles avait bien voulu rehausser de sa présence les divers exercices de la journée au couvent. Mgr Bruchési, du navire qui l'emporte vers l'ancien monde, avait envoyé un télégramme touchant et sa bénédiction à toutes les personnes prenant part à la joie des bonnes religieuses, et à celles-ci en particulier. Rien ne manqua, par conséquent, à l'éclat de ce bel anniversaire.

La photographie des élèves de Notre-Dame, a été prise du parterre du couvent des Sœurs de la Providence.

NE CRAIGNEZ PAS : JE VEILLE

Vous savez, mes petits enfants, que saint Nicolas, le grand saint Nicolas, disent les enfants des vieux pays, est le protecteur des enfants.

L'imprimerie pontificale Desclée, de Brouwer & Cie., à Bruges (Belgique), a réédité un très vieux chant : *La complainte des trois enfants*, ressuscités par saint Nicolas. Cette complainte débute ainsi :

" Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs..."

Voyez, notre gravure : trois petits enfants s'en vont aussi, peut-être glaner aux champs.

Ils sont si gentils !

Ils doivent être bien bons, bien obéissants à leurs parents, bien pieux dans leurs prières, puisque, passant sur la passerelle étroite jetée en travers du torrent, leur bon ange vient les protéger.

Ce petit Jeanjean, cueillant des fleurs pour sa douce maman qui, elle, les portera à l'autel de la Sainte-Vierge, est bien imprudent—il est si petit !... il ne connaît pas encore le danger :—c'est pour lui surtout que le bel ange tremble au point que l'on croit entendre frissonner ses grandes ailes blanches !

Vous aussi, mes petits enfants, vous avez un ange qui veille sur vous, tremble parfois quand vous n'êtes pas tout à fait sages. Dans les grands dangers, pensez à lui ; vous l'entendrez, soyez-en sûrs, vous dire : " Ne craignez rien !... je veille ! "

FORCE HYDRAULIQUE

De tout temps, la force hydraulique a été employée par l'homme, et nous ne serions point étonné d'apprendre que Caïn et Abel avaient, enfants, de petits moulins sur le Tigre ou l'Euphrate.

Les peuples de la plus haute antiquité ont utilisé de diverses manières la puissance de l'eau : et l'on peut, sans témérité, supposer qu'ils employèrent des machines hydrauliques, peut-être des machines à vapeur, peut-être même des machines électriques d'une force qui nous rend rêveurs, quand nous considérons les quartiers de rocs avec lesquels ils bâtissaient Balbec, par exemple ; ou quand ils extrayaient, des carrières d'Egypte, ces stupéfiants monolithes ornant les places de la Concorde, à Paris, St-Pierre, Monte-Cavallo, du Peuple etc, à Rome.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas trop à rougir, et le petit peuple du Canada se montre, dans la création des merveilles, à la hauteur des Sémiramis et des Salomon.

Outre le pont Victoria, œuvre la plus grandiose de



E. Richard Dr Dr N. Guillet R. Barré Dr Ls Gauthier
L. Larose R. Brunet
DES CANADIENS A ROBINSON, FRANCE

l'époque de sa construction, des ingénieurs canadiens viennent d'emprisonner le fier Saint-Laurent, et, se servant de son indomptable sauvagerie, malgré ses tressaillements de fureur, ils lui font produire l'étrémité dont nul ne mesure la force, qui tue, vivifie, éclaire, anime.

Promothée avait essayé de dérober le feu du ciel : il fut cloué sur le Caucase, où un vautour lui dévore éternellement le foie renaissant sans cesse.

Sur les bondissements échevelés du quatrième fleuve du monde, allez voir la construction dont notre gravure est une faible image : Promothée est dépassé par les Canadiens qui, eux, asservissent les Naiades et les font servir à la production de l'électricité.

Vivent les Canadiens !

FIRMIN PICARD.

VIE DES CANADIENS EN FRANCE

La photographie prise à Robinson, où nous buvons à la santé du Canada, MM. Edouard Richard, Dr Noël Guillet, Dr Louis Gauthier, Louis Larose, Raoul Barré et moi, est due au talent d'amateur de l'ami Guillet.

La main qui manie si facilement et si habilement le bistouri—au point que l'illustre Péan fit, plus d'une fois et publiquement à l'hôpital International, les éloges les plus flatteurs du docteur Guillet—se joue également, peut-être, des difficultés de la photographie.

C'est donc à Robinson, la jolie campagne enchantée pleine de restaurants, construits dans des arbres, où sur des pelouses qui dominent, invitent les gais parisiens à chanter leurs plaisirs côte à côte avec les oiseaux dont ils sont les voisins, que nous allâmes passer une ravissante journée.

A chaque étape, notre merveilleux photographe faisait fonctionner son instrument, et c'est en riant que nous posâmes avec des mines graves.

Nous faire prendre un air sérieux n'était pas chose facile. Demandez-le au Dr Guillet !

Les garçons de cafés—véritables marseillais, tant ils sont blagueurs !—nous montraient gravement des statues en bois, représentant le Robinson Crusôé de la légende, et nous affirmaient, avec d'impossibles figures, que c'était ici qu'était né le héros du conte immortel et que là avait vécu sa famille !...

O sainte Réclame, tu mérites d'avoir, là, une foule de statues taillées dans du marbre et du bronze !

Enfin, nous nous sommes bien amusés à Robinson, dont nous gardons tous un souvenir exquis.

RODOLPHE BRUNET.

COURRIER DE LA MODE

On portera encore énormément de ruban, cet hiver, surtout en tons dégradés de trois teintes, satin, moire et taffetas formant trois rayures. Les rubans larges sont toujours employés, surtout les numéros 22 et 60. Comme nouveauté, citons aussi le ruban en peau de soie à l'endroit et du satin à l'envers, mais d'une couleur tout à fait différente, comme par exemple mordoré d'un côté et vert de l'autre. Ces deux nuances seront, du reste, souvent assorties, et représentant les deux couleurs à la mode qui se porteront le plus. Un nouvel écossais est aussi très apprécié des grandes modistes. Au milieu, le ruban forme de jolis carreaux, encadrés de chaque côté d'un large bord noir. Enfin nous revoyons les rubans bordés d'une ligne différente comme couleur, simulant une ganse. La plupart des rubans seront assortis au velours, ainsi que les plumes, les chapeaux selon la mode actuelle devant être uniformément d'une seule couleur ou en camaïeu, tel que le modèle suivant que nous allons décrire. Ce modèle, de forme amazone, est en velours miroir beige foncé, à passe froncée dessus et dessous. Autour du fond drapé, assez haut, torsade de velours mordoré, allant en s'élargissant à gauche. On complètera par une touffe de belles plumes d'autruche mordorées en bas et arrivant au beige par une graduation de teintes. Boucles d'acier retenant les plumes et touffe de roses, crème et beige en dessous.

Pour porter facilement, nous signalerons une toque de velours violet, faite d'un rond de velours entièrement coulé. De côté, on garnira d'une belle fantaisie de plumes de nuance assortie et changeante. Ainsi que nous l'avons dit, on porte surtout des têtes de plumes d'autruche et de longues plumes amazones cachant entièrement les bords des chapeaux.

Comme vêtement très nouveau, à citer une redingote complètement ajustée en cachemire double, vert, avec applications tissées noir. Grosse cordelière dans le bas et garniture d'astrakan en col et en étole de chaque côté des devants. Ce même genre se fera aussi beaucoup en drap velu uni.

Pour garnitures la nouveauté consiste à broder la fourrure. Dans une de nos descriptions de ce jour nous donnons un plastron de peau d'agneau brodé d'or. Ce même genre se fera en empècement, soit en loutre ou en sealskin brodé de chenille, soit en karacul brodé de tresse de soie. Le drap blanc très brodé, qui s'est tellement porté en garniture à la fin de l'été, est appelé à de très grands succès.

En ruban et en étoffe pour robes, nous revoyons le

velours épinglé, tant il est vrai que la mode est une roue qui tourne constamment, puis des pointillés en relief et beaucoup d'imitation de broderies sur lainage. La broderie dans des teintes claires sur fond sombre ou foncées sur fond clair. A côté de ces fantaisies, des nattes et des étamines d'hiver ; ces dernières pas pratiques, parce qu'elles demandent un fond de soie. Enfin des draps et lainages unis toujours fort appréciés pour les complets et les vêtements.

Dans les soieries, les beaux damassés de Lyon tiennent toujours la corde pour grandes toilettes, mais on fait pour robes de soirées des petites soies bon marché qui sont vraiment charmantes, à petits dessins sur tons ou à zébrures d'une nuance ivoire, par exemple, sur granité rose ou vert d'eau. Des soies de ce genre se vendent aussi spécialement pour blouses, notamment de petits damassés gris argent qui se rayent d'entre-deux de Chantilly noir, en long, en travers ou formant des carreaux, selon le goût de chacune.—BLANCHE DE GÉRY.

POURQUOI ?

A M. Firmin Picard.

Il est une "petite poste" justement nommée en famille, et que le plus charmant des courriers nous apporte chaque semaine. Avec anxiété nous l'attendons, avec une joie toujours plus vive nous saluons l'arrivée de ce facteur fidèle : LE MONDE ILLUSTRÉ.

Pourquoi ?

C'est que dans ses pages aimées où la littérature, l'histoire et les gravures luttent de grâce et de perfection, le coin intitulé : "La petite poste en famille" s'il renferme quelques mots à notre adresse, est toujours celui que nous préférons.

Pourquoi ?

Amis lecteurs, avez-vous jamais lu les lignes adressées à ces jeunes collaborateurs, dont un savant correspondant parle avec tant de bienveillance ? Chaque réponse est un encouragement.

Aussi, à celui qui les rédige, accepte nos essais avec une parole aimable, et sait refuser de manière à ce qu'on lui dise encore : Merci, j'offre l'expression de ma gratitude ; car, cette petite poste est le secret d'une partie du succès des uns et de la persévérance des autres. Lorsqu'on a sous les yeux des écrits signés de noms déjà célèbres, on n'ose pas présenter le fruit de son travail ; mais quand s'adressant à l'ami qui juge, il vous répond : "c'est bien," où, "travaillez," alors on ose, et voilà pourquoi !

PAUL HERDA DE CROIX.

L'ART CULINAIRE

Soufflé royal.—Mélangez deux cuillerées de farine avec un quart de litre de crème, des amandes pilées, de la fleur d'oranger, quatre œufs dont deux entiers et deux jaunes, du sucre, battez, mettez dans un moule graissé avec du beurre, cuisez au four de campagne.

Crème solide au moka.—Faites six petites tasses de café, pas trop fort ; il est important d'employer du café de bonne qualité, fraîchement torréfié et moulu seulement au moment de s'en servir.

Sucrez-le au goût moyen, ni trop, ni trop peu, et laissez-le refroidir.

Cassez six œufs, laissez les blancs de côté, vous pourrez les employer le lendemain, pour une mousse au chocolat (mais il faut les conserver au frais, sans cela, ils ne monteraient pas en neige.)

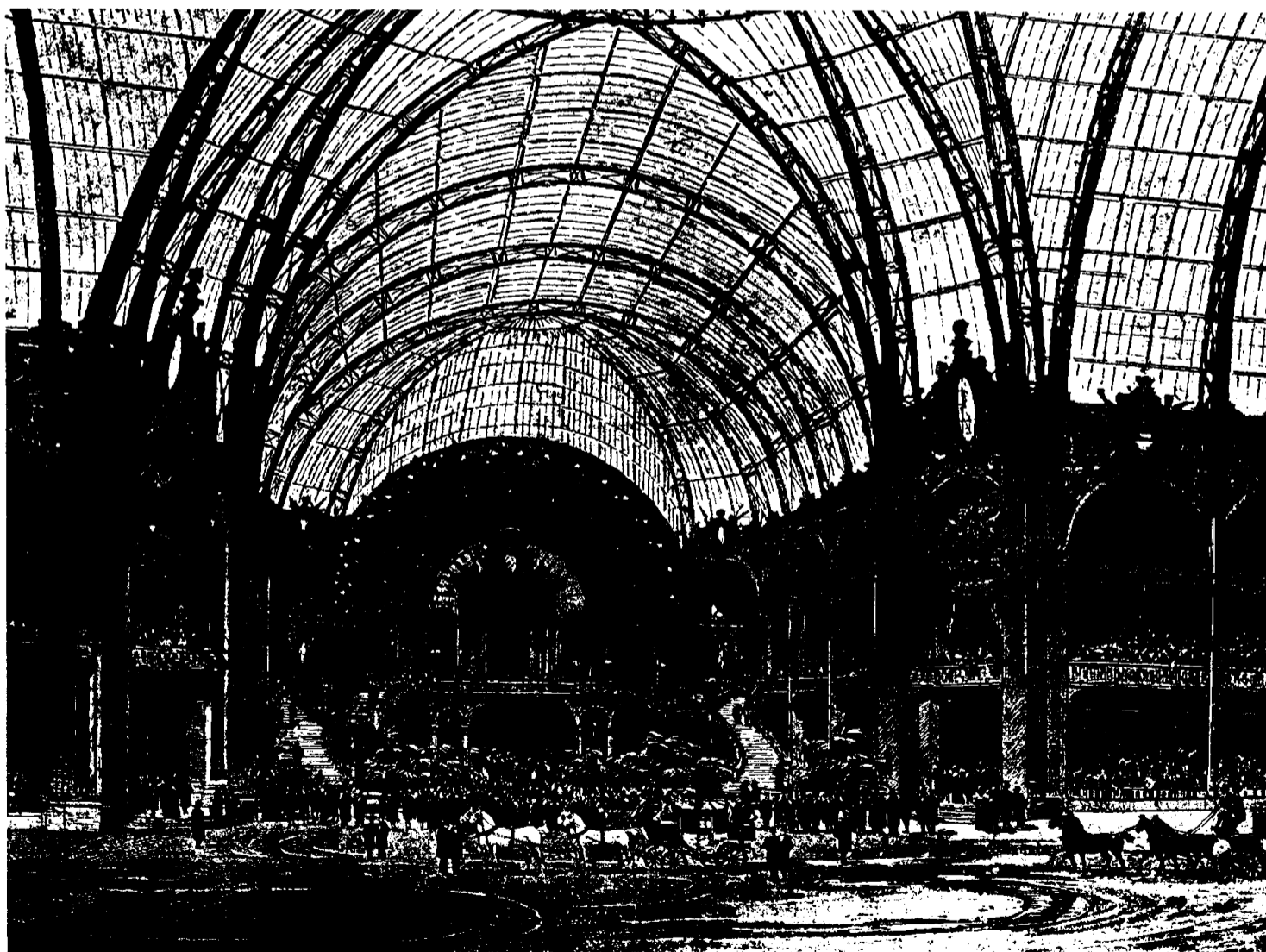
Battez les jaunes de ces œufs, avec une fourchette, jusqu'à ce qu'ils soient bien mélangés, versez dessus, lentement, en continuant à battre, votre café refroidi.

Passez le mélange dans une fine passoire et rempissez-en sept ou huit petits pots.

Ensuite, mettez les pots dans un bain-marie plat, avec de l'eau jusqu'au cordon des pots, couvrez avec un couvercle à braise, et faites cuire de dix à quinze minutes. Il faut retirer les pots aussitôt qu'ils commencent à prendre, si on les laissait dans l'eau bouillante, ils cuiraient trop.



LA PAIX EN CRÈTE.—Rue d'un village



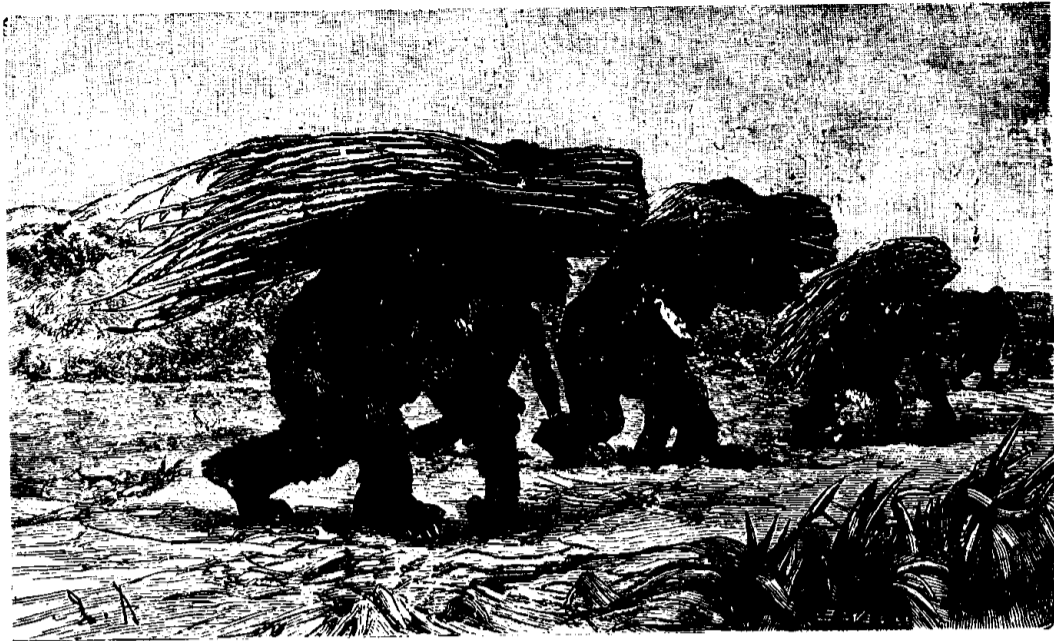
PARIS : EXPOSITION DE 1900.—La grande nef du Palais des Beaux-Arts



D'après une photographie Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis
L'ETABLISSEMENT DES POUVOIRS HYDRAULIQUES, A LACHINE



Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitré, (coin St-Laurent)
UNE FÊTE A LAPRAIRIE.—200me anniversaire de la Congrégation Notre-Dame



CHAQUE ANIMAL AVAIT CHARGÉ SUR SES ÉPAULES SA BOTTELÉE DE CANNES À SUCRE.—(P. 410, col. 1).

LES N'CHABOUNS

LES ANIMAUX SAUVAGES

LES N'CHABOUNS

Les Congolais croient que le d'jna, ou gorille, n'est pas un animal, ainsi que les autres singes. D'après eux, le corps de ces bêtes étranges est animé par l'esprit de certains nègres morts, qui,—pour des méfaits commis en cette vie, et qui leur interdisent pour longtemps le séjour du grand Maramba, créateur de l'univers,—sont obligés de revenir vivre sur la terre dans les corps de ces monstres.

Ces gorilles nommés N'chabouns, sont plus grands, plus forts et plus méchants que les autres. Il y en a qui, comme les vampires, s'élancent sur les voyageurs isolés, d'un coup de dent leur ouvrent la jugulaire, et ne les abandonnent qu'après leur avoir sucé tout le sang. D'autres, cachés dans le cœur de quelque gigantesque baobab, saisissent tous les malheureux qui passent à leur portée, les étranglent et les rejettent dans les broussailles, où ils ne tardent pas à devenir la proie des chacals et des vautours.

C'est à qui, parmi les Noirs, nous a raconté quelque histoire merveilleuse sur les gorilles.

L'un avait surpris une troupe de N'chabouns en train de cueillir et de bottelet des cannes à sucre, avec autant d'art qu'un homme eût pu y mettre ; il s'était caché pour éviter le sort qui l'attendait s'il eût été aperçu des gorilles, et il avait été témoin du plus étrange des spectacles : la récolte finie, chaque animal avait chargé sur ses épaules deux ou trois fais de cannes, et tous ensemble avaient repris le chemin de leurs réduits, en poussant des rugissements qui ébranlaient les forêts et faisaient fuir les fauves devant eux.

Un second nous affirma qu'il arrivait parfois que, même avant leur mort, les hommes étaient, par maléfice, métamorphosés en gorilles.

Je me rappelle une soirée, passée au milieu des Pahouins, après une chasse infructueuse aux gorilles. Obligés de camper où nous nous trouvions, notre souper fut des plus frugals, grâce à des bananes sauvages, grosses et dures, et à quelques grillades de singes, tués dans la journée. La fatigue et la faim aidant, je me décidai à goûter de cet animal dont je trouvais la chair coriace, mais moins désagréable que je ne m'y attendais.

Nous passâmes là une des nuits les plus singulièrement étranges que je puisse retrouver dans la masse de mes souvenirs de voyageur. Les nuits équatoriales ne sont pas calmes comme celles des contrées du Nord. Pendant tout le temps que dure la chaleur, les fauves restent abrités dans leurs tanières, attendant l'ombre et la fraîcheur du soir pour partir en quête de leur nourriture. Aux derniers rayons du soleil, la nature fatiguée semble s'éveiller pour une vie

nouvelle, les premiers rugissements du tigre ou du léopard commencent à rouler dans les vallées, se mêlant au bruit solitaire des torrents ; on dirait que ces rois des forêts, en quittant leurs lits de mousses, au fond de quelques réduits, veulent annoncer ainsi, chaque soir, la prise de possession de leur empire.

Les gorilles, perchés sur une branche de banian, ou sur le toit de feuillage de leur case grossière, leur répondent par des notes plus légères, plus graves et tout aussi terribles ; ils semblent les défier de venir se mettre à portée de leurs griffes puissantes, et soyez sûrs que la recommandation ne sera pas perdue, les fauves suivront le cours des ruisseaux, se répandant dans les plaines voisines, mais pas un, averti par ce cri étrange, par cette note qui a quelque chose d'humain dans sa sauvagerie, et qui se termine en roulement de tonnerre, ne se hasarderait à venir s'ébattre dans le lieu que le gorille a choisi pour y établir son campement. Il sait à quel ennemi terrible il aurait affaire, et le N'gena peut régner sur ces forêts, en paisible souverain.

Et cependant, contraste charmant, pendant que le tigre et le grand singe échangent de loin leurs notes menaçantes, des milliers d'oiseaux chanteurs qui, pendant toute la journée avaient cherché au plus épais des bois un abri contre les ardeurs du soleil, se réveillent et, sur chaque branche d'arbre et de buisson, font entendre à l'envi leurs chansons mélodieuses.

Cette nuit, le concert fut complet : fauves et rossignols des bois firent entendre tour à tour leurs rugissements. J'avais fait allumer un feu pour chasser les moustiques et éloigner les visites dangereuses, et, enroulé dans une couverture, la tête sur mon sac de voyage en guise d'oreiller, je passai de longues heures à contempler le spectacle saisissant que j'avais sous les yeux, avant de goûter les bienfaits du repos.

LOUIS JACOLLIOT.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'une *Marche Brillante* pour piano, intitulée : *Vive Laurier !* par M. Alexis Contant.

L'impression en est très soignée ; et

“ Si son ramage
Se rapporte à son plumage.”

ce doit être bien joli.—Se vend au prix de 50c, chez M. J.-G. Yon, 1732, rue Sainte-Catherine.

M. l'abbé V.-A. Huard, très digne supérieur du séminaire de Chicoutimi, directeur de l'excellente et trop peu encouragée publication *Le Naturaliste Canadien*, (publication que l'on devrait trouver dans toutes

les bonnes familles canadiennes, tant elle est instructive et, ce qui ne nuit pas, d'un bas prix), nous a fait l'honneur de nous adresser son livre : *Labrador et Anticosti*.—Nous voulons en donner un compte-rendu détaillé ; d'éloges, nous n'en parlons pas. Donne-t-on des éloges à ses maîtres ?—On s'efforce de les émettre.

Nous accusons donc simplement réception de son livre au Vénérable Supérieur.—En attendant notre étude, nous dirons que ce livre superbe se trouve en vente chez les libraires de Québec et de Montréal, ou chez l'auteur, à Chicoutimi, à \$1.50 l'exemplaire ; franco pour le Canada, \$1.60 ; Etats-Unis, \$1.70.

La Cloche du Dimanche. Enfin ! voici un journal—bien modeste d'allures, mais si agréable à lire !—franchement catholique tout en étant politique. Etant catholique tout cours, il n'est inféodé à aucun parti, mais respecte toutes les opinions—honnêtes—. Il se publie 33, rue Saint-Nicolas, à Montréal. 50c par an. Journal hebdomadaire.

Le Beau Fernand, par Mme de BOVET.—1 volume in-46, illustré de 40 gravures d'après Vulliemin.—Broché, avec couverture en couleur, 3 fr. 50 ; cartonné, tête dorée, 5 fr. (Hachette et Cie, Paris).

On critique beaucoup en France l'éducation donnée aux jeunes filles américaines dont la liberté d'allures est jugée le plus généralement avec sévérité. Nous admettons difficilement un mode d'éducation qui semble incompatible avec la réserve et la modestie qui font les principaux charmes de la jeune fille française. Mais en condamnant tout un système qui nous choque parce qu'il ne peut s'accommoder ni avec nos mœurs, ni avec notre nature, nous oublions de rendre justice à ses avantages et à ses conséquences sociales. Il ne faut pas juger les jeunes Américaines sur leur apparence légèreté. Le cœur et l'esprit de la femme sont d'ailleurs les mêmes sous toutes les latitudes, et la jeune fille qui semble la plus évaporée peut être la plus prudente et la plus raisonnable. Témoin la gracieuse Daisy Jackson que Mme de BOVET met en scène dans son délicat et attachant roman : *Le Beau Fernand*. Elle paraît ne vivre que pour les fêtes mondaines et n'être heureuse qu'au milieu de la cour d'adulateurs que lui attirent sa triomphante beauté et ses millions. Pourtant elle ne se trompe pas sur le but de la vie et dans le choix de celui à qui elle doit confier le soin de son bonheur. Une note émue et sentimentale domine dans cet ouvrage amusant et mouvementé où l'auteur a tracé vigoureusement des études de caractères fort curieuses, mais malheureusement trop réels, à côté du portrait de la séduisante héroïne. Toutes les jeunes filles et les jeunes femmes pour qui *Le Beau Fernand* a été écrit liront avec plaisir cet attachant récit et approuveront la conduite de Miss Jackson.

LE SPORT

LES ÉCHECS

Le Westmount Chess Club a décidé d'organiser un tournoi handicap entre ses membres. La lutte commencera le 31 courant, et tous les amateurs qui se feront inscrire comme membres du club d'ici à cette date, jouiront des mêmes privilèges que les anciens joueurs. Un prix de grande valeur sera donné au vainqueur, ainsi que deux autres prix moindres aux suivants.

LE JEU DE DAMES.—MATCH BLEAU-MAILLÉ

Par suite de concessions mutuelles, MM. Bleau et Maillé sont tombés d'accord, et ont décidé irrévocablement une rencontre entre eux dont l'enjeu sera de cent dollars, (que de pauvres gens affamés eussent été soulagés avec une pareille somme !...) Le titre de champion ne sera point mis en cause.

Ce sera le 25 octobre que commenceront les parties, et l'on dit qu'il y aura foule d'amateurs avides de voir aux prises ces deux célèbres joueurs ayant fait souvent déjà leurs preuves.

Nous dirons le résultat final de ce tournoi depuis longtemps attendu.

LA CROSSE.—LE NATIONAL CHAMPION

Les "Capitals juniors" ont laissé le champ libre à notre vaillant club Le National, et n'ont point voulu se mesurer de nouveau avec lui, samedi dernier.

Le National est donc vainqueur, emportant par le fait le titre de Champion intermédiaire. C'est un honneur pour notre association canadienne-française, et nous sommes heureux d'y pouvoir applaudir. Que ne fait-on ainsi en toute chose, religieuse ou politique ?

Nous devons une mention toute particulière aux directeurs et membres du comité du National : c'est grâce à l'organisation, à la discipline qu'ils ont apportée à leur club, que ce succès a été remporté.

PALETOT DEMI-AJUSTÉ

(Voir gravure)

Cette belle confection est en drap double bleu foncé, entièrement soutaché, sauf pour le haut de la manche. Ce vêtement peut également se faire en peluche sans garniture. On assemblera les coutures, excepté celle des épaules, on les repassera et on calquera le motif d'ornement. Le plein vermicellé recouvre tout le tissu et les arabesques marquent les coutures. Araignées de cordonnet dans ces arabesques. On brodera à la machine le motif de tresse fine et de soutache vrillée ou on le donnera à broder. Ceci terminé, faire les coutures d'épaules et les coutures extérieures des manches et poser la doublure de soie noire. Bougran et étoffe aux bords de devant, sous-patte à boutonniers à droite et boutons à gauche. Poignet d'encolure en drap et col rabattu brodé.

CONSEILS PRATIQUES

Nettoyage des ombrelles.—Bien souvent il arrive qu'une ombrelle encore très fraîche doit être mise hors d'usage à cause des lignes noires qui se forment

aux plis. Ceci arrive surtout pour les ombrelles claires, bleues, blanches, etc. Voici un moyen de faire disparaître ces lignes noires sur les étoffes de teinte solide, bien entendu. On ouvre l'ombrelle, puis, à l'aide d'un linge fin que l'on a légèrement mouillé et savonné, on frotte, l'une après l'autre, ces lignes salies ; quand elles ont toutes subi ce nettoyage, on rince avec une éponge fine, d'abord les parties savonnées, puis l'ombrelle entière, en versant dessus une grande quantité d'eau. On suspend alors l'ombrelle ouverte, par le haut du manche, et on laisse sécher complètement, à l'ombre de préférence.

Remède contre les brûlures.—Voici un remède contre les brûlures que l'on ne saurait trop préconiser : Prenez de l'eau de chaux (qu'on trouve chez les pharmaciens), mettez-en la quantité que vous voudrez dans un flacon à goulot assez large, et mettez autant d'huile d'olive ; bouchez et agitez vivement ; vous obtiendrez presque tout de suite un liniment de couleur blanche, que vous étendez sur la partie brûlée, avec les barbes d'une plume d'abord, puis en compresses que vous renouvelez souvent. Le soulagement est presque immédiat, et la guérison rapide si on continue ces applications pendant un certain temps.

Ou encore—moyen infaillible dans les plus graves brûlures : Mettez sur la brûlure de la vaseline à l'acide borique à vingt pour cent. Vous serez guéri tout de suite.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

L'une des pièces les plus intéressantes de tous le répertoire dramatique anglais est *Queen*. Elle est de la plume de J.-K. Tilletson, et fut d'abord jouée à New-York. Lors de la première représentation, Metzier, le roi des critiques américains, disait :

"Comme drame domestique. *Queen* ne peut être surpassé. Comme tableau de la vie de famille, cette pièce vivra longtemps encore lorsque les autres œuvres du même genre seront oubliées."

Nous félicitons M. Phillips d'avoir choisi cette pièce pour cette semaine au Théâtre Français.

Les entr'actes seront remplis par DeVeaux et DeVeaux, des favoris du public montréalais ; Alice Carmelle, artiste de grande valeur ; Hornmann, magicien ; et plusieurs autres artistes de mérite.

PARC SOHMER

Si cet été continue, le Parc Sohmer pourra rouvrir ses portes tous les jours afin de permettre aux amateurs de respirer. Ce serait d'ailleurs l'intérêt même de la direction ; il y aurait foule pour voir tous les genres de grimaces, de tours de force et d'équilibre qui s'y font, entendre de bonne musique : c'est là, paraît-il, le programme de chaque dimanche. Grande variété dans les jeux, plaisirs honnêtes pour tous.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Albert Vallé, 193, rue Ste-Elizabeth ; C. Pagé, 1372, rue Notre-Dame ; Auguste Delisle, 118, rue St-Martin ; C. Maysenhölder, 31, rue Grothé ; A. Ricard, 470, rue Wolfe ; A.-H. Picard, 155, rue Drolet ; J.-E. Deslauriers, 2050, rue Notre-Dame ; Mme G. Robillard, 18, ruelle St-Pierre ; J.-A. Hénault, 951, rue St-André ; J. Lalonde, 47, rue St-Dominique ; J.-S. Bourgeois, 1387, rue Ste-Catherine.

Pointe Saint-Charles.—Léon Roger, 209, rue Ryde.

Saint-Henri de Montréal.—Albert Bissonnette, 109, rue St-Philippe.

Québec.—Joseph Dugal, 514, rue St-Valier, St-Roch ; J.-M. Rochette, 82, rue Sinaï, St-Sauveur ; Gaudiose Letellier, 62, rue St-Ignace, St-Sauveur ; A. Proulx, 55, rue St-Olivier ; N. Fournier, rue St-Joseph, St-Roch ; Mlle H. Lemieux, 6, rue St-Georges ; Albert Bernier, 41, boulevard Langelier, St-Sauveur ; Eugène Racine, 291, rue Arago ; F. Boivin, 158, rue Napoléon, St-Sauveur.

Les Eboulements.—Joseph-Arsène Tremblay.

Coaticook.—R. Fournier & Frère.

Laprairie.—Joseph Faille.

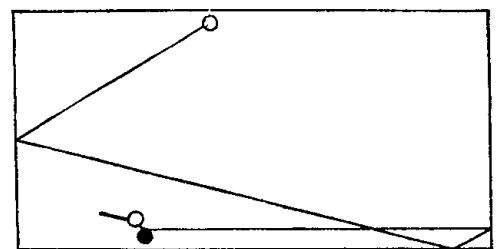
Longueuil.—B. Normandin.

Beauharnois.—Mlle M.-L. Fortin.

Fall River, Mass.—Mme P. Talbot, 306, rue Harrison.

LE BILLARD

COUPS DE FANTAISIE PAR M. LUCIEN PIOT



Attaquer sa bille au centre et à droite, la rouge au quart. Coup de queue allongé et assez fort.

NOUVELLES A LA MAIN

Madame à sa bonne :

—Eh bien, Julie, avez-vous reçu de bonnes nouvelles de votre pays ?

—Excellentes, madame, mon grand-père vient d'obtenir la permission de demander la charité à la porte de l'église !

* *

Piquante répartie d'un prédicateur espagnol qui se plaignait, du haut de la chaire, qu'on causât dans l'église :

—Mon Père, lui dit une bonne vieille, ce ne sont pas les femmes qui causent.

—Tant mieux, ma bonne, ce sera plus tôt fini.



PALETOT DEMI-AJUSTÉ AVEC BRODERIE DE SOUTACHE
Extrait de *La Saison*, 30, rue de Lille, Paris

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit.

Carmen regarda Héléne et fut frappée de la pâleur de l'orpheline. Il lui sembla voir en outre dans les yeux ordinairement si limpides de Mlle de Penhoët un trouble singulier.

La sœur de Georges ressentit une vague inquiétude.

Elle reprit :

—Ma bonne Héléne, écoute-moi bien.... Il ne s'agit plus maintenant d'un service que nous serions d'ailleurs heureux de te rendre....

—Parle, Carmen, je n'hésiterais pas à te donner satisfaction si tu ne me demandais une chose impossible.

—A la suite d'une contrariété dont je t'apprendrai la cause plus tard, ma mère a été prise d'inquiétants malaises.... Le médecin ne nous a pas rassurés. Tu ne peux pas rester insensible devant mes angoisses, toi qui a poussé le dévouement filial jusqu'à l'héroïsme.

—Je n'ai fait que mon devoir, murmura Mlle de Penhoët.

—Je le ferais comme toi, dit Carmen, si mes soins suffisaient à la comtesse de Kerlor.

—Je ne comprends pas.

—Ma mère a contracté des habitudes qui ne sont pas les miennes... j'ai beau m'évertuer à changer mon caractère, à prévenir les moindres désirs de la chère femme, je n'y réussis pas.... Je me montre gauche, maladroit, insupportable probablement.... Tu me connais ; je suis trop turbulente... Il faut ta douceur, ta patience, ton calme pour que la comtesse retrouve promptement la santé.... Tu vois bien que tu ne peux me refuser de venir accepter l'hospitalité que je t'offrirais hier, que je te supplie de ne pas repousser aujourd'hui.

Héléne répliqua :

—Je n'ai jamais vu madame de Kerlor ; rien ne prouve qu'elle serait aussi heureuse que toi de me voir auprès d'elle.

Carmen poursuivit, sans tenir compte de cette réponse :

—Nous nous sommes entendus avec mon frère ; nous avons parlé de toi à ma mère ; elle désire beaucoup te connaître.... Décide-toi ma chère Héléne.... Je te répète, que c'est nous qui serons tes obligés.

—Je ne peux pas ! je ne peux pas ! murmura la jeune fille.

—Alors, fit Carmen, tu me caches quelque chose.

Mlle de Kerlor regarda l'orpheline dans les yeux et continua :

—Je répéterai ce qu'a dit Georges, lorsqu'il t'a demandé ce que tu feras si nos rôles étaient intervertis.... Si j'étais à ta place, je ne refuserais pas, moi.... Si j'avais perdu ma mère, je voudrais être utile à la tienne.

—Tais-toi !

—Non, je ne me tairai pas, tant que tu ne m'auras pas appris la raison de ton refus.... Car il y en a une que tu me caches, qui est un secret.

—Non.... Je te jure.... Je n'ai pas de secret....

—Pourquoi détournes-tu les yeux ? pourquoi trembles-tu ? pourquoi retiens-tu les paroles qui sont prêtes à jaillir de tes lèvres ?....

Mlle de Penhoët essaya de réagir et de cacher son trouble de plus en plus envahissant. Elle répliqua :

—Eh bien !.... je vais partir.

—Où veux-tu aller ?

—Loin.

L'orpheline était haletante. Mlle de Kerlor, que son ardente amitié rendait clairvoyante, eut la prescience d'un malheur.

Malgré elle en quelque sorte, elle regarda dans la chambre.

Soudain son regard s'arrêta sur la cheminée ; le petit flacon que l'orpheline avait mal caché la frappa.

Carmen s'empara de la fiole et regarda la liqueur brune.

Héléne était défaillante.

—Malheureuse ! s'écria Mlle de Kerlor.

—Pitié ! gémit l'orpheline.

—C'était vrai !

—Je t'en supplie

—Tu voulais mourir !.... Jure-moi, sur la mémoire de ton père et de ta mère, que ce n'est pas vrai !

Héléne se prit la tête à deux mains et ne put retenir ses sanglots. Elle ne se sentait pas la force de mentir.

Carmen était aussi pâle que son amie.

—Voyons ! parle.... je t'en conjure.... Héléne !.... Tu n'as pas songé à.... ?

—Eh bien ! oui ! soupira l'orpheline, je voulais me tuer.... Je ne puis lutter plus longtemps.

—C'est horrible, dit Carmen hors d'elle-même ; mais cela n'a pas de nom.... Comment ! Voilà tout ce que t'a suggéré ton orgueil ?.... Tu veux te suicider, toi ! tu entres à peine dans la vie ! Toi dont j'admira la grandeur d'âme, tu as pensé à une telle bassesse ? Tu ne comprends donc pas dès lors que la fierté devient criminelle ?.... Je suis venue à toi comme une sœur, persuadée que je réparerais les cruautés du sort dont tu as à te plaindre.... Et tu refuses mon amitié, quand elle seule peut te sauver !.... Tu préfères te réfugier dans la mort !.... Tu ne crois donc plus en Dieu ? Regarde tes parents.... Ils vont rougir de toi !

Héléne chancela comme si elle allait tomber ; Carmen la prit dans ses bras : l'orpheline inclina la tête sur l'épaule de sa compagne d'autrefois.

—Pardon ! pardon ! prononça Mlle de Penhoët d'une voix entrecoupée.

—Tu renonces à ton projet ? Tu me le promets ? Tu me le jures ?

—Oui !.... Oui !....

Carmen, à son tour, ne put maîtriser son émotion ; elle pressa Héléne sur son cœur longuement, comme si elle voulait encore la défendre.

Après cette crise, Mlle de Penhoët se sentit transformée.

Non ! Dieu ne voulait pas qu'elle mourût ; sans cela, il eût pris la fille en même temps que la mère.

S'il avait envoyé Carmen au secours d'Héléne, juste au moment où l'orpheline allait succomber au désespoir, c'est qu'il entendait prouver une fois de plus que sa miséricorde était infinie et que nul n'avait le droit de douter de sa justice.

—Je vais tout dire, reprit Héléne, et tu comprendras pourquoi j'aspirais à la suprême délivrance.

Elle raconta fidèlement son histoire à Carmen et termina par le récit du vol qui la plongeait dans le dénûment le plus complet.

—Je m'explique, répondit Mlle de Kerlor, que ce dernier coup t'ait fait perdre la raison.... Tout t'accablait à la fois.... Mais il se peut que notre excellent notaire te fasse rentrer dans d'autres créances.

Mlle de Penhoët mit son amie au courant des négociations engagées au Mexique par le fils de maître Nerville.

—Eh bien ! s'écria Carmen, voilà qui doit calmer tes derniers scrupules.... Rien ne prouve que dans quelque temps, tu ne seras pas redevenue riche.... Tu n'as plus le droit de refuser d'attendre à Kerlor la solution de cette affaire.

—Puisque tu le veux....

—Mais certainement je le veux.... J'ai juré à mon frère que je te ramènerais....

—Ta mère consentira-t-elle.... ?

—Elle t'attend !

Carmen n'avait pas à faire part à Héléne de la lutte soutenue par le frère et la sœur pour vaincre la résistance de la maman.

La comtesse avait fini par céder.

De très bonne grâce, elle avait rendu les armes, déclarant loyalement qu'elle ne demandait qu'à partager la sympathie de ses enfants.

Pour cela, il fallait que madame de Kerlor vit l'orpheline ; elle désirait même que ce fût sans retard, promettant de racheter ses préventions en prodiguant à Mlle de Penhoët toute l'estime qu'elle semblait mériter.

On comprend que le frère et la sœur n'en avaient pas demandé davantage.

L'orpheline n'avait plus de volonté ; elle était décidée à faire tout ce qu'exigerait Carmen ; elle se laisserait diriger au gré de son amie, qui venait d'intervenir si providentiellement.

Cependant, mademoiselle de Penhoët murmura :

—Je ne puis abandonner si précipitamment cet asile....

Carmen se hâta de répliquer :

—Nous enverrons de Kerlor déménager tout ton mobilier....

Héléne présenta une dernière objection :

—Il ne m'est pas possible de quitter Recouvrance sans rendre visite à Mme Nerville

—Tu as raison, approuva Mlle de Kerlor, aussi la voiture va-t-elle nous conduire d'abord à l'étude du cours d'Ajot.

L'orpheline eut un geste exquis d'abandon ; elle subissait complètement la douce violence de Mlle de Kerlor.

—Allons ! reprit Carmen en frappant dans ses mains, faisons vite

un paquet des objets qui te sont indispensables jusqu'à demain... Je vais t'aider.

Le léger trousseau fut bientôt prêt et enfermé dans une valise. Les photographies du marquis et de la marquise avaient été soigneusement enveloppées. Le portrait de la bisaïeule fut emballé de façon à ne redouter aucun choc.

Carmen ouvrit la fenêtre. En fille de marin, elle ne se gêna pas pour héler le cocher.

Toussaint leva la tête. La maîtresse lui fit signe de monter. Il confia la garde de son attelage à un petit gars breton qui bâillait dans la rue.

Mlle de Kerlor dit à Hélène :

—Ton départ va surprendre tes voisins ; s'il y a parmi eux des braves gens que tu regrettes, tu les reverras quand tu reviendras à Brest.

Elle ajouta avec la plus délicate sensibilité :

—Je sais bien que tu y reviendras souvent... Tu apporteras à ceux qui y dorment pour toujours des fleurs de Kerlor... et tu me permettras de t'accompagner quelquefois.

Le cœur de Mlle de Penhoët se fonda lorsqu'elle entendit son amie faire allusion, en ces termes touchants, au triste pèlerinage que l'orpheline n'avait pas fait ce jour-là pour la première fois.

Toussaint venait d'apparaître :

—Descends cette valise dans la voiture, commanda Carmen, et place ce cadre de manière qu'il ne soit pas heurté.

Ce fut vite fait.

—C'est tout ? questionna Mlle de Kerlor impatiente de partir.

—Attends ! répondit Hélène, je vais encore emporter ceci.

Elle prit son carton à dessin et y plaça une carte-album qu'elle venait de tirer de la commode ; c'était son propre portrait.

—En route ! fit Carmen avec une autorité mutine.

Elle prit Mlle de Penhoët par la taille et l'entraîna doucement.

La voiture franchit, en quelques minutes, la distance qui séparait la rue Saint-Donatien du cours d'Ajot.

Nous renonçons à décrire la joie de la bonne notairesse quand elle vit arriver chez elle Carmen et Hélène.

Mme Nerville était seule ; son mari parcourait les environs pour dresser un inventaire.

Quant à la jolie Mlle de Sinclair, elle était allée accompagner Jeanne chez un professeur.

Carmen s'écria :

—Vous direz, chère madame, à maître Nerville, que je lui ai enlevé sa pupille... Nous ne contestons pas ses droits ; il les exercera quand il voudra ; mais, dorénavant, c'est au château de Kerlor qu'il s'adressera.

La notairesse répondit :

—Que je suis heureuse de savoir que Mlle de Penhoët a retrouvé une famille !

—Madame, continua l'orpheline, je n'ai pas voulu quitter Recouvrance sans vous remercier de toutes vos bontés.

—Mais, ma chère mademoiselle, ce que nous avons fait est bien naturel... .

—J'ai voulu également vous laisser un petit souvenir de moi.

—Vous me comblez !

—Il sera modeste, mais vous le recevrez d'aussi bon cœur que je vous l'offre.

L'orpheline ouvrit son carton et présenta sa photographie.

—Vous ne pouviez me faire plus de plaisir, s'écria Mme Nerville... Car ce portrait vous ressemble trait... .

—Et cependant, poursuivit Mlle de Penhoët, il date de quelque temps déjà... Nous étions heureux alors... Notre existence semblait pour toujours fortunée... Voyez ! je souriais !

La notairesse contempla la photographie avec émotion.

C'était bien Hélène avec ses grands yeux si doux, son charme inexprimable, sa distinction infinie.

La femme du notaire pria la jeune fille de s'asseoir devant la table ; puis elle trempa une plume dans l'encrier, et, d'un geste significatif, la tendit à l'orpheline.

Celle-ci comprit. Elle écrivit au bas du portrait :

"Hélène de Penhoët à son amie Mme Nerville."

La notairesse éprouva une des plus grandes joies de sa vie.

—Eh bien ! reprit Mlle de Kerlor, y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu une lettre du Mexique ?

—Oui, répondit Mme Nerville ; mais nous en attendons une.

—Vous voyez que je suis au courant des affaires de Mlle de Penhoët ?... Si votre mari lui apporte de l'argent de ce pays, je vous assure que nous ne la laisserons pas voler comme celui du métayer Bernard.

—Volé ! fit la notairesse, subitement bouleversée.

Ce fut Hélène qui expliqua comment les sept cent cinquante francs lui avaient été dérobés.

—Mais il faut prévenir la police, dit Mme Nerville, qui avait le cœur gros en pensant à la peine qu'elle s'était donnée avec son mari pour faire accepter cette somme à Mlle de Penhoët.

—Bah ! répliqua Carmen avec insouciance, nous n'avons pas de temps à perdre.

Les deux jeunes filles prirent bientôt congé de la notairesse et remontèrent en voiture.

L'orpheline, dont les idées flottaient dans une sorte de brume, ne se rendait pas compte du trajet suivi. Dans ses yeux mi-clos grandissait une lueur d'aube. Elle renaissait à la vie comme si elle avait été longtemps malade et que ce fût sa première sortie de convalescence.

Sa gorge n'était plus contractée ; les sanglots avaient cessé de l'étouffer ; elle respirait une brise vivifiante qui ranimait dans cette âme de dix-sept ans les sentiments que la douleur avait glacés, et faisait succéder au morne accablement du matin une incroyable expansion de jeunesse et d'espoir.

La voiture s'arrêta. Mlle de Penhoët était devant la porte du cimetière.



Pauvre enfant ! murmura Mme Kerlor avec la plus vive compassion.
Page 414, col. 2.

Carmen avait pensé que son amie voudrait s'y rendre avant de quitter Brest et elle n'avait pas attendu que l'orpheline exprimât un vœu à ce sujet.

—Carmen ! s'écria Mlle de Penhoët avec une nouvelle explosion de gratitude, je ne sais si un jour je pourrai t'être utile ; mais tu me demanderais ma vie que je n'hésiterais pas à te la donner.

Mlle de Kerlor avait sauté de la voiture et s'était rendue tout de suite chez un marbrer qui vendait des fleurs.

Elle avait pris les plus belles, laissant à Toussaint le soin de les payer.

L'orpheline et Carmen entrèrent dans le champ de repos.

La blanche tombe que les rayons du soleil, tamisés par les cyprès, éclairaient doucement, était au haut d'une grande allée.

Sur un cippe, on lisait cette inscription :

MARQUIS HENRI DE PENHOËT

MARTHE GÉRARD, MARQUISE DE PENHOËT

C'était tout.

Ces deux lignes résumaient l'admirable roman d'amour que nous avons raconté et la tragique fin de ces deux créatures d'élite, qui avaient laissé sur la terre une fille digne de perpétuer leurs vertus.

Mlle de Kerlor ne voulut pas troubler le pathétique recueil-

ment de son amie ; elle pria silencieusement pour le repos de l'âme des deux infortunés. Mlle de Penhoët s'était agenouillée ; ses pleurs arrosaient la terre fraîchement remuée ; elle parlait aux chers défunts ; elle leur retraçait les mortelles angoisses que son amie avait fait cesser ; elle leur demandait s'il ne la blâmaient pas d'avoir écouté les supplications éloquentes de la sœur de Georges.

Carmen l'aïda à disposer la jonchée de fleurs.

Sur le seuil du cimetière, l'orpheline se sentit très calme ; l'apaisement descendait en elle ; son délicieux visage s'empeignait d'une mélancolique sérénité.

Carmen vit cette transfiguration, et frémit en pensant qu'il eût été trop tard le lendemain pour sauver cette adorable enfant.

Les jeunes filles remontèrent en voiture.

Mlle de Kerlor dit au cocher :

— Tu vas filer bon train ; nous ne nous arrêterons plus nulle part.

Toussaint ne se fit pas répéter l'injonction. Il avait hâte d'être rentré au château pour y lamper une pinte de cidre ; il faisait très chaud.

Les chevaux partirent au grand trot.

Laissons-les franchir les kilomètres et revenons pour quelques instants au cours d'Ajot.

* * *

Deux heures après la visite d'Hélène et de Carmen, Mlle de Sainclair rentra avec son élève.

— Oh ! maman, fit Jeanne, comme tu parais contente !

Mme Nerville embrassa la fillette et répondit :

— Ton père sera heureux, lui aussi, quand je lui aurai appris la grande nouvelle.

Il n'en fallait pas plus, on le comprend, pour piquer la curiosité de Jeanne et pour faire froncer les sourcils de l'ombrageuse Mariana.

— Eh bien ! petite mère, reprit la fillette avec la logique des enfants, si vous êtes contente je dois être joyeuse aussi moi. . . . Il faut me dire ce qui s'est passé.

Mme Nerville ne vit aucun inconvénient à parler devant l'institutrice, puisqu'il s'agissait en somme de faits accomplis ; en outre elle éprouvait le besoin très vif de donner un libre cours à son éloquence facile.

Elle raconta donc l'entrevue ; et répéta les émouvantes paroles d'Hélène de Penhoët en montrant le portrait avec la flatteuse dédicace.

Mlle de Sainclair se mordit les lèvres jusqu'au sang ; un éclair passa dans ses yeux bleu sombre.

La notairesse se chargea de retourner le poignard dans la plaie de l'institutrice.

Elle lui présenta la photographie devant laquelle elle ne cessait de s'extasier.

— N'est-ce pas qu'elle est très belle ? ajouta Mme Nerville.

— Très belle ! répéta Mlle de Sainclair, les dents serrées.

La notairesse continua :

— Et je vous assure que Mlle de Penhoët n'est nullement flattée. . . . Du reste, vous en jugerez vous-même, quand vous irez à Kerlor. . . . Très prochainement, je crois.

— Oui, madame, balbutia Mariana, si vous le permettez.

— Quand cela vous fera plaisir.

— Dans une huitaine de jours.

— Soit !. . . . Je ne puis exprimer toute ma satisfaction. . . . Maître Nerville et moi nous n'osions pas espérer un dénouement aussi heureux et aussi rapide. . . . Mlle de Penhoët est si digne d'affection !. . . . Elle a été si malheureuse !. . . . Elle a supporté ses souffrances avec une résignation si angélique !

L'inconscience de la notairesse devint impitoyable. Elle poursuivit :

— Admirez l'étrange enchaînement des choses, mademoiselle : si vous ne vous étiez pas décidée à quitter Kerlor, cette chère Hélène n'y entrerait pas aujourd'hui. . . . J'ai donc un double motif de me réjouir, puisque je possède en outre le modèle des institutrices pour ma fille Jeanne. . . . Que dis-je, un double motif, un triple !. . . . Je ne dois pas oublier Mme la comtesse de Kerlor, qui va retrouver de la part d'Hélène les soins dont vous l'entouriez.

Mariana souffrait de plus en plus ; ses ongles traçaient des sillons dans les paumes de ses mains ; ce qui la torturait davantage encore, c'est qu'elle était forcée de garder le silence et même d'approuver du geste les propos de Mme Nerville.

La notairesse porta le dernier coup à Mlle de Sainclair en s'écriant :

— Mlle de Penhoët plaira tout de suite à madame la comtesse ; quant à M. Georges de Kerlor, il en a déjà parlé en termes trop élogieux pour ne pas être ravi de la voir s'installer au château.

Mlle de Sainclair étouffa un cri de rage.

On eût dit qu'elle avait l'intuition de ce qui se préparait là-bas, dans cette demeure qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Mme Nerville exposa les raisons qui avaient obligé Mlle de Penhoët à accepter sans retard les offres de Mlle de Kerlor ; naturellement, la notairesse ne pouvait oublier le vol des sept cent cinquante francs.

Si préoccupée que fût Mariana, elle se souvint d'avoir rencontré La Limace devant la maison d'Hélène ; et, comme la première fois, cette coïncidence la frappa. L'heure où la notairesse présumait que le crime devait avoir eu lieu n'était pas faite pour atténuer ce singulier concours de circonstances.

Mariana revint à la jalousie qui l'envahissait. Elle sentait s'éveiller en elle le génie du mal.

Elle se dit :

— Cette Hélène est-elle réellement aussi jolie que le laisse supposer ce portrait ? Est-ce possible qu'elle puisse réellement prendre ma place ? . . . Je le saurai !

Elle eut un mauvais sourire et chercha à se persuader qu'elle pouvait encore reconquérir le terrain perdu.

Sa vanité de jolie fille ne pouvait abdiquer. Elle releva la tête avec un air de défi : Mme Nerville la regardait.

Elle retrouva subitement son sourire le plus enchanteur et répondit à sa digne interlocutrice :

— Mlle de Penhoët me paraît être la perfection même. . . . Et je vous envie de l'avoir pour amie.

XI

AMOUR PARTAGÉ

Il était quatre heures de l'après midi quand la voiture qui amenait Hélène et Carmen arriva à Kerlor.

Mlle de Penhoët, qui n'avait jamais vu le bourg, fut vivement impressionnée en découvrant ce nid de pêcheurs, si pittoresquement juché entre ses deux falaises.

— Nous sommes arrivées, s'écria Carmen. . . . Nous voici dans notre domaine, ma chère amie. . . . Je me charge de t'en faire les honneurs. . . . Je veux qu'avant un mois, tu le connaisses dans tous ses détails.

La victoria franchissait la grille et entra dans la grande allée de chênes qui débouchait devant le perron.

Hélène soupira ; ces arbres séculaires, ces massifs de fleurs, ces immenses pelouses lui rappelaient le castel de Penhoët ; mais la chère enfant était heureuse que ces richesses fussent l'apanage des Kerlor, dont la délicate bonté lui allait au fond de l'âme.

Carmen prit Hélène par la main, et, sans lui donner le temps de se reconnaître, elle lui fit monter le vaste escalier à la rampe de fer forgé.

Un domestique ouvrit la porte du salon aux grandes fenêtres tendues de vieux quinze-seize vert d'eau.

La comtesse de Kerlor était assise sur une chaise longue à boisserie blanc et or recouverte en lampas. Auprès d'elle il y avait une liseuse chargée de livres. Georges, debout, auprès de sa mère, appuyait une main sur le dossier.

Lorsque Mlle de Penhoët entra, la comtesse se leva et prit le bras de son fils ; elle fit quelques pas au-devant de l'orpheline, qui s'inclinait très bas.

— Mademoiselle, dit Mme de Kerlor, je remercie ma fille de vous avoir amenée chez moi. . . . Rien ne remplace un père et une mère ; mais, si vous le voulez bien, tout le monde vous aimera dans cet asile. Acceptez-vous, mon enfant ?

— Acceptez-vous, mademoiselle ? appuya Georges dont la voix était frémissante.

Les lèvres d'Hélène s'entrouvrirent pour remercier ; mais il y eut un tel bouleversement dans ce cœur meurtri, qui s'emplissait d'une tendresse spontanée, irréflectée, débordante, que les mots s'arrêtèrent dans sa gorge contractée.

Elle tomba aux pieds de la comtesse et couvrit de baisers la main qui lui était tendue.

— Pauvre enfant ! murmura Mme de Kerlor avec la plus vive compassion

Elle releva l'orpheline et l'embrassa maternellement ; puis elle la fit asseoir à côté d'elle.

Carmen, les yeux mouillés de grosses larmes, se rappelait les péripéties de la journée. Elle avait la satisfaction d'avoir arraché Hélène aux plus grands dangers. L'accueil fait par sa mère et son frère à l'orpheline, l'attitude reconnaissante de celle-ci étaient pour Mlle de Kerlor la meilleure des récompenses.

La comtesse demanda à sa fille si tous les ordres avaient été donnés pour que Mlle de Penhoët ne manquât de rien. Ce fut Georges qui répondit. Il avait surveillé l'installation de la jeune fille. Carmen ajouta qu'elle avait promis à Hélène que tout ce que l'orpheline possédait à Brest, serait soigneusement transporté à Kerlor.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

**IL EST RECOMMANDÉ PAR
LES MÉDECINS!**

Le véritable remède contre les rhumes opiniâtres et recommandé par tous les médecins, c'est le *Baume Rhumal*. En vente dans toutes les pharmacies.

CHOSSES ET AUTRES

—Les oranges de sang sont maintenant falsifiées. On injecte dans une orange ordinaire quelque peu de vin de Bordeaux.

—La plus grande construction du monde, c'est le Colisée de Rome. Il a 615 pieds de diamètre et 120 pieds de hauteur.

—On s'occupe en ce moment du projet de construire un chemin de fer allant jusqu'au sommet du mont Sinai, en Terre Sainte.

—Les gouvernements d'Italie, d'Allemagne et d'Autriche ont entamé des négociations pour conclure une convention dans le but de refuser un asile aux anarchistes.

—Un jury à Cobourg, Ontario, vient d'accorder vingt centins de dommages à une jeune dame qui en réclamait \$2,000 en justice pour un baiser que lui avait donné le mari de sa tante.

—Une loi suédoise vient de prohiber, dans toute l'étendue du royaume, les cafés concerts, music halls et autres établissements similaires, à cause de leur influence démoralisatrice.

—La femme la plus lourde que l'on ait connue jusqu'à présent, est morte en Angleterre. Lady Wheeler pesait, en effet, 756 livres. Il a fallu douze hommes pour porter son cercueil.

—Le R.P. Jodoin vient d'être nommé supérieur provincial des Oblats du Canada, en remplacement du R.P. Lefebvre, qui devient supérieur de la maison de Saint-Pierre de Montréal.

—Il y a environ 70,000 brasseries dans le monde, d'après la statistique de l'*International Revenue Bureau*. 30,000 se trouvent en Allemagne; l'Angleterre vient ensuite avec 18,000 et enfin les Etats-Unis avec 5,000.

—Un fait curieux dans l'histoire des épingles, c'est que lorsqu'elles furent mises en vente pour la première fois, la demande en était tellement considérable, qu'une loi dut être passée qui n'en permettait la vente que deux jours seulement dans l'année.

UNE BONNE RÉPUTATION

La réputation du *Baume Rhumal* comme guérissant du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, repose sur des milliers de guérisons.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er octobre 1897: Lettres de Louis Blanc à Noël Parfait; L'art de vaincre de Souvorof, Gén. Dragomirof; Mon père, prince de Valory; L'annam sanglant, A. de Pouvoirville; Le 3e Dragons, J. Barbier; En yacht au pays de la guerre Greco-Turque, Cte de Chalot; La protection des arbres, G. Regelsperger; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam. Pages courtes: Ce qui se dit à Paris; Pastel de jeune fille; L'Épée d'un académicien.

La quinzaine: Décentralisation; Provinces; Etranger; Armée; Colonies; Critique littéraire; Critique musicale; Critique dramatique; Sciences; Notes d'art; Finances; Bibliographie; Sport; Carnet mondain; Mode.

Bureau: 28, rue de Richelieu, Paris.

BAUME RHUMAL

Toutes les émulsions possibles ne valent pas une dose de *Baume Rhumal* prise au début d'un rhume, succès infaillible. 25c la bouteille.

Les meilleures années...

De la vie sont les jours de santé. Etes-vous dans cette heureuse période? ou bien, comme des milliers d'autres, êtes-vous à vous lamenter sur votre état, l'esprit continuellement tourmenté par une inquiétude désespérante?

Ces sentiments sont particuliers à la FAIBLESSE FEMININE.

Guérissez ce mal de dos et ce tournoiement de tête, ramenez ce vigoureux appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura changé d'aspect pour vous.

Quel est le remède?

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

Votre cas, tout mauvais qu'il vous paraît, n'est pas pire que des milliers d'autres qui n'ont pas été simplement traités, mais guéris par ce remède d'une renommée universelle. La faiblesse physique et la démoralisation se dissipent devant ce remède comme la rosée devant le soleil du matin.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez:

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

“La Presse”

Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE

54,000
PAR JOUR



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

APRÈS LA VENTE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fiduciary.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES L. KIRN
à l'huile éthérée
de FOUGÈRE Mlle Puro
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARR, Pharmacien MAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

FRANCO: 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Erides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANÈS, Paris
RS-Denis, 19

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

BON MARCHÉ INCOMPARABLE

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreauté, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c.

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c.

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

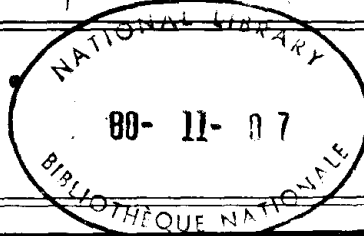
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouinnet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecorment, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q., 25 00
Osius Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Gilets de Dames

135 gilets de choix en serge cheviotte diagonale, en noir seulement, devants croisés, dos d'habit, 2 poches et revers larges, nouvelles manches et coutures bordées, 6 gros boutons sur le devant ; le prix régulier de ces gilets est de \$5. Notre prix spécial \$2.90.

115 gilets en tweed de fantaisie en combinaisons choisies d'effets écossais, faits dans les derniers goûts, collet de velours, revers de fantaisie et nouvelles manches, coutures bordées. Ces gilets se vendraient dans la plupart des magasins à \$9. Notre prix spécial \$4.70.

28 très beaux gilets en drap rude noir de fantaisie, doublés de soie et faits avec devants croisés, collets d'habits et nouvelles manches très bien taillées et poches de côté. Notre prix spécial \$6.50.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Collerettes de Dames

61 nouvelles collerettes en drap cheviotte noir, bonne longueur et bonne largeur, garnies de braid et de jais, nouveau collet haut de fantaisie, et un très chic modèle. Notre prix spécial \$5.75.

38 très chic collerettes en drap noir, noires seulement, richement garnis de braid mohair, nouveau genre. le plus nouveau collet Quéry, doublés de très beau satin noir. Notre prix spécial \$8.00.

26 élégantes nouvelles collerettes en drap rude de fantaisie, en vert et or, avec devant carreauté et chic, haut collet capuchon de fantaisie, bonnes largeur et longueur à la mode. Notre prix spécial \$9.25.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Etoffes à robes

28 pièces de nouveau Plaid de fantaisie pour robes, 44 pouces de largeur, en joli clan et tartan de fantaisie, importé spécialement pour vêtements d'enfants d'écoles et nouvelles blouses. Vous paierez ailleurs la même chose 25c la vg. Notre prix spécial 17c.

23 pièces de nouveau Drap Saranto, de différentes jolies nuances foncées, excellente valeur, n'importe où pour 40c. Notre prix spécial 25c.

19 pièces de nouveau Drap Hesilla, fond très bien motonné, avec patron écaillé noire soulevé, un splendide drap pour costumes de voyage, bonne valeur à 45c. Notre prix spécial 29c.

Une Liste de Prix Intéressante

1000 morceaux de musique populaire, valeur régulière 10c à 25c. Prix spécial 1 cent.

500 chaudières à charbon, vernissées, valeur régulière 20c. Prix spécial 12½c.

300 sacs à cendre, forts, valeur régulière 20c. Prix spécial 13c.

100 services de toilette, très bien décorés, valeur régulière \$3.50. Prix spécial \$2.35.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame